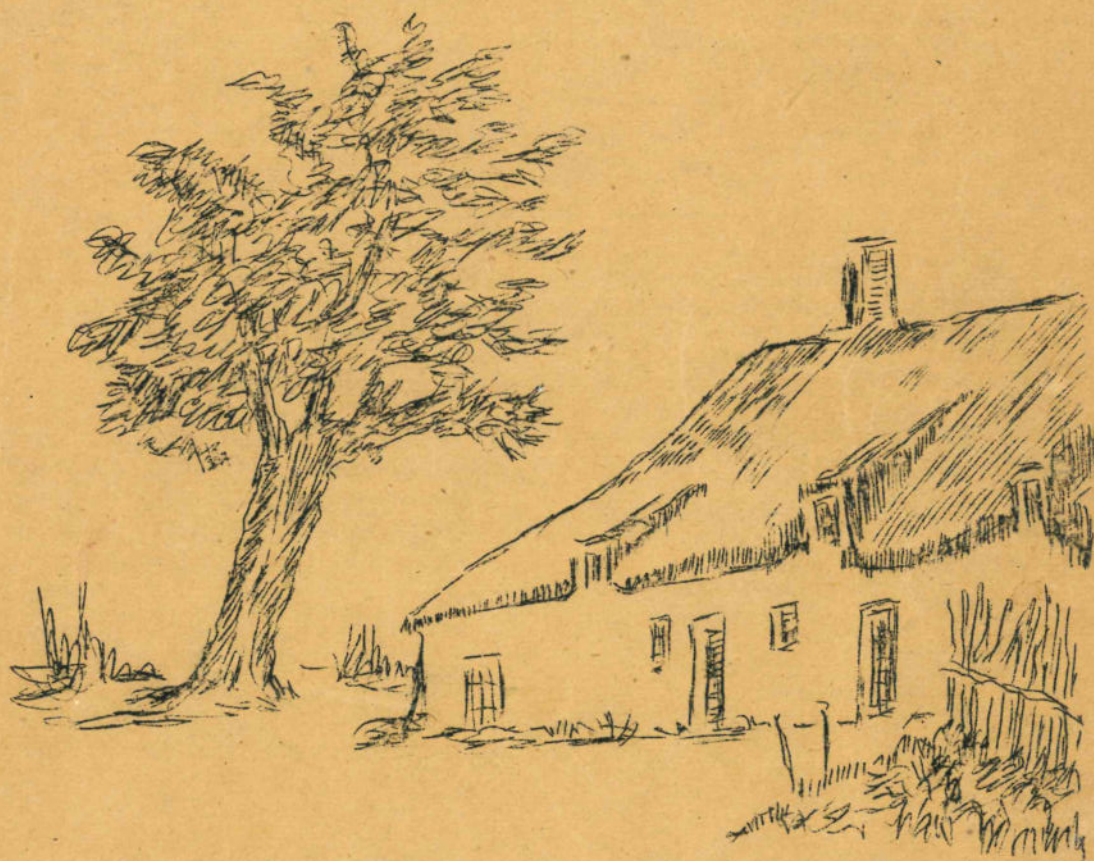


LEGENDES DES VILLAGES DE THIERACHE



TOME II

P VERSCHAEREN

LEGENDES

DES

VILLAGES

DE THIERACHE

AU SOMMAIRE :

LA COUSINE DE LA CHEVRE DE MONSIEUR SEGUIN

PETIT BLEU D' AZUR

TOURNADE ET MONSEIGNEUR MARTIN

LA RUE HEUREUSE

LA BRUNE

FRERE ATHANASE

LA PLUS VIEILLE DES GUIARDES

FRERE ANSELME ET LE PETIT ROI

LA FEE DE ROCHE PARADIS

LA FOSSE

LA TRUELLE D' OR

L' ARBRE JOLY

LA COUSINE DE LA CHEVRE DE MONSIEUR SEGUIN

C'est une cousine lointaine de la chèvre de Monsieur Seguin...Vous vous souvenez,cette petite chèvre courageuse qui toute une nuit luttait dans la montagne avec le loup ?

Ce combat,décrit par Alphonse Daudet passa à la postérité...vous avez du en entendre parler !

Donc,la cousine de cette héroïque chèvre habite Pampleux-En-Thiérache.Apprenant la mort de sa parente chèvre,elle a bien pleuré...mourir si jeune, une si jolie petite bête,si aimée par son maître.Elle porte le deuil durant trois mois comme cela se fait à l'époque pour une parente lointaine et garde dans son coeur de chèvre un souvenir ému de sa cousine trépassée.

La vie étant la vie,après ce deuil respectueux,la chèvre de Pampleux reprend ses cabrioles,ses courses folles autour du piquet qui la retient enchaînée dans le pré. Elle broute l'herbe tendre et verte agrémentée de pissenlits,de pâquerettes,de ronces et de thym sauvage.Repue,elle se couche et reste des heures entières à ruminer.Le temps ne lui semble pas long,tout ce qui l'entoure lui semble si beau;le ciel où les nuages passent,changeant à chaque instant de forme et de couleur,il n'y en a pas deux pareils,on ne se lasse pas de les regarder.Elle écoute les insectes bourdonnant leur chanson parmi les fleurs de la prairie;l'alouette qui emporte son chant bien haut dans le ciel.

A regarder et entendre les oiseaux l'envie lui vint de chanter elle aussi... mais chanter quoi ?

Son pré longe l'église.Que de fois elle a entendu les paroissiens de Pampleux entonner complaints et cantiques.Il y en a un surtout qu'elle aime :

" Cantique de Saint Ursmer pour les petits pâtres de Thiérache".

Ce soir elle veut exprimer sa joie en entonnant la complainte. Après s'être éclairci la voix elle entonne bravement :

" Petits pâtres de Papeux

Récite un bénédicte joyeux

Avant de prendre ton repas

N'oublie pas de rendre grâce

En refermant ta besace

Et repliant ton coutelas.

+

Je donne largement du pain

A qui me prie soir et matin

Regarde l'oiseau perché

Qui siffle sur le pommier

Il a trouvé un grain de blé

Son chant, c'est pour me remercier

+

D'avoir si bonne mémoire et surtout si belle voix, la chèvre est toute heureuse

Le soleil baisse, il faut pour la nuit faire provisions, elle se remet à brouter

..... Tout à coup, elle aperçoit une lueur étrange qui brille et la fixe dans le fond du pré.

La voix mélodieuse de la cabrette, fredonnant un si long couplet a fait sortir le loup du bois. La complainte de Saint Ursmer a-t-elle bouleversé ce bon chrétien. Veut-il joindre sa prière à celle de cette pieuse chèvre ?

En vérité, à demi caché dans la haie, il récite son bénédicte comme l'invitait le saint homme de Floyon: Ursmer.

Bénédicité de Thiérache : Seigneur - moi, votre serviteur sans tache, qui vit ermite au fond des bois, bénissez la chevrette, bénissez mon repas, Puissai-je en paix déguster mon souper, avant de retourner chez moi, pour vous prier.

La chèvre sait à quoi s'en tenir sur ce faux ermite; elle tire, tire sur sa chaîne qui la rend prisonnière. Le loup ayant terminé sa prière s'approche, avec un désir très vif de se mettre à table. La petite chèvre elle, clame sa détresse, comprend en ce moment tragique l'héroïsme de sa cousine Séguin. Elle tire, tire, et miracle le piquet qui la retient attachée se déterre et rend libres ses mouvements.

Rapide comme l'éclair, elle s'élance trainant chaîne et piquet derrière elle, vers la porte de l'église restée entrebâillée. Ce n'est pas qu'elle manque de courage, dans sa famille on s'est toujours battu vaillamment contre l'adversaire ou l'adversité, mais la fin tragique de sa cousine lui fait préférer la fuite à l'héroïsme.

De toute la vitesse de ses quatre pattes fines et légères, elle s'élance vers le saint lieu. L'église n'a-t-elle pas été de tout temps le refuge inviolable du faible, du deshérité ? Comme une flèche elle s'engouffre sous le portail. Chaîne et piquet rebondissent avec un bruit métallique sur les dalles et pavés de l'enceinte.

Le loup faisant à son tour son entrée dans l'église, la chevrette se réfugie derrière un pilier, contournant les bancs des fidèles et voulant attraper sa victime à rebours; le loup se dirige vers le chœur. La cabrette imbatta-ble en voltige, saute au-dessus d'une rangée de bancs et regagne la sortie.

Le piquet virevoltant et rebondissant retenu par la chaîne vient se ficher dans le bois de la porte au moment où la chèvre repasse le portail.

Un bruit sec, la porte se referme. L'arrêt brusque de la chèvre retenue par son licou, du licou à la chaîne, de la chaîne au piquet fixé dans la porte a bien failli étrangler l'héroïne.

Ahuri, le loup fait une prière afin d'échapper à ce traquenard. Il est enfermé dans l'église. La chèvre elle, reprend son souffle et ses esprits sur le parvis extérieur du sanctuaire.

La situation reste critique pour l'un comme pour l'autre. Qui viendra les délivrer ?

La chèvre prend l'initiative. Pour alerter les hommes valides de Pampleux de sa misérable aventure, elle entonne le dernier couplet du cantique de saint Ursmer pour les petits pâtres de la Thiérache :

Petit pâtre de Pampleux
Venez rechercher tout joyeux
Le troupeau gâvé d'herbe tendre
N'oubliez pas le bâton à pourfenfre .
Le soir descend, le loup sort de son trou
Venez, venez, ramenez-moi chez vous .

Une si tendre romance ne pouvait qu'alerter les voisins. De porte en porte les hommes se questionnent. L'enfant chargé de la garde de biquette s'élance vers le pré. La chèvre est disparue. Son attention est attirée vers l'église. A l'intérieur de celle-ci il entend un charivari épouvantable. Maître-Loup prenant les statues de plâtre pour des humains s'élance sur elles et mord. Plus d'un croc se casse, le dépit, la douleur le font hurler comme seuls savent hurler les loups. C'est un spectacle dantesque, les effigies de saint Ursmer, Dodon, Antoine gisent ^rfacassées sur le pavé, prie Dieu déchirés, lacérés, défoncés et le loup hurlant... hurlant .

La population s'amasse devant le sanctuaire, on s'empresse de détacher le licou de la pauverette. Les hommes courent s'armer, fusils, fourches, haches; femmes, enfants, vieillards regagnent les demeures. On se calfeutre, on tire les verrous, on ferme les persiennes, on allume un cierge, on prie : si jamais cet enragé fait une victime.

Les deux plus hardis fusils poussent le vantail de l'église. Leur vue doit s'habituer quelques instants à la pénombre. Ils distinguent tout au fond des yeux qui flamboient avec plus d'intensité que la lampe du Saint Sacrement. Les meilleurs fusils de Pampleux épaulent sans hâte pour ne pas effrayer la bête, visent entre ces deux pupilles de feu et tirent.

Un long hurlement . Le fauve bondit. Il est touché à mort. Il s'allonge sur les dalles rendant son âme de loup à son Créateur.

Tiré par les ~~pat~~tes, on l'étend devant le portail. Les portes, les fenêtres de Pampleux se rouvrent. Toute la population du village défile devant le corps de l'animal comme on défile aux enterrements pour bénir celui qui a terminé sa journée terrestre. A ces obsèques vespérales il manque seulement la chevrette.

Refusant obstinément de rendre hommage à son adversaire, elle s'endort dans son apprentis rêvant de loup, de piquet, de chaire d'église et d'herbe verte.

Elle vécut longtemps, longtemps. Vénérée, choyée, respectée, elle eut une nombreuse descendance.

Voilà l'histoire d'un soir, au paisible village de Pampleux :

" Ousse quelle cabre elle a pris l'leu."

PETIT BLEU D' AZUR

Sains Richaumont a gardé la vieille orthographe de la fin du Moyen Age. Il s'écrit sans T.

Là, vivaient vers l'an 555 des ermites chrétiens. La tradition ne nous en a pas transmis les noms. En fait ils étaient trois.

Saint Génébaud, premier évêque de Laon leur avait-il dévolu cette retraite sylvestre? Ces aventuriers de Dieu ayant embrassé la vie érémitique passaient aux yeux des peuples barbares parmi lesquels ils vivaient pour quelque peu naïfs.

Cette innocence attirante leur valut un renom de sainteté. Dieu voulut manifester leurs mérites après leur mort. Sur leurs tombeaux, de nombreux miracles s'accomplirent.

De leur vivant, on les rencontrait par monts et par vaux, par forêts et taillis prés et savanes, saluant amicalement gens et bêtes, seigneurs et manants; moutons et brebis les apercevant accouraient et leur faisaient fête. Le ver de terre trouvé sur la route était délicatement transporté par eux sur le bas-côté du chemin, de peur qu'il ne fut écrasé par le pied de l'homme.

Ils aimaient l'eau, surtout prise à sa source, ni polluée, ni souillée.

Ils s'asseyaient sur la rive, complimentaient leur soeur eau, regardaient le ciel s'y reflétant et les poissons s'y mouvant.

Leur retraite leur avait rendu les oiseaux familiers, ils leur distribuaient friandises et bonnes paroles. Les plus hardis allaient jusqu'à se nicher bien au chaud dans leur capuchon de bure et les saints hommes en riaient....

Faute d'auditoire humain à qui parler des choses de Dieu et du Ciel, ils prêchaient aux oiseaux.

" Petits frères ailés, disaient-ils, louez votre Créateur .Il vous a revêtus de beaux habits, jaunes, rouges, noirs comme du velours. Il vous a munis d'ailes pour sillonner l'azur du ciel. Il a protégé vos lointains aïeux en les faisant entrer dans l'arche du saint homme Noé. Vous ne semez, ni moissonnez, aucune inquiétude chez vous pour la prochaine récolte et le Bon Dieu vous nourrit. Vous avez de grands arbres pour installer vos nids et élever votre couvée. Pour tout cela chantez à Dieu votre gratitude et que vos chants rejouissent le coeur de l'homme - Amen .

Pendant le discours, fauvettes, rossignols, alouettes et serins ouvraient leurs petits yeux et leur bec, tenaient respectueusement la tête baissée, témoignant ainsi leur respect et leur joie aux paroles des bons frères.

A la bénédiction finale tout l'auditoire s'envolait à tire d'ailes vers le ciel.

Qui pourrait raconter toutes les merveilles dont furent témoins les habitants de Sains de la part de ces âmes pures .

Cet amour des oiseaux se transmet dans la cité d'âge en âge, de génération en génération. Le temps aidant, l'appât du gain inné à la nature humaine, transforma cette pureté première, en petit commerce. Piéger serins et canaris, fabriquer des cages occupaient une partie de la population. De Guise à Marle, de Vervins au Nouvion la dénomination "cage à serin" était courante pour identifier un habitant de Sains. La déformation phonétique donna "Cagin".

Robiquet, habitant de Sains, était cagier. Au printemps il partait chargé de ses cages remplies d'oiseaux, de bourgs en villes, de villages en hameaux proposer sa marchandise.

Timide de nature, peu psychologue, ni assez hardi pour forcer la bourse du client, il vendait peu .

Dame pauvreté était sa plus assidue compagne.

Cette année-là, plus que d'autres, la clientèle était rare.

Il avait dépassé le village de Voulpaix sans avoir pu caser un seul de ses protégés. Il marchait sur la route de Laigny, s'inventant de nouveaux boniments afin d'émouvoir sa clientèle future, quand il entendit la voix de deux tyranniques sorcières enfermées en son estomac. L'une lui réclamait à boire, l'autre à manger.

Robiquet n'eut souhaité que de les satisfaire mais il ne possédait comme provision qu'un couteau de poche.

Tout en s'efforçant de les calmer, invoquant patience et espoir, il déboucha dans une fougère. Il espérait y trouver quelques fruits sauvages, ce lieu frais et ombragé étant d'ailleurs propice à une pose. Il s'assit ressassant le boniment à offrir à ses futurs clients.

Tout à coup, Robiquet aperçut trois voyageurs des plus cossus, vu leurs beaux vêtements, s'avancer de son côté.

La faim lui donnant hardiesse, il se leva, retira de dessus son crâne son semblant de chapeau et s'empressa de saluer bien bas, ces nobles personnages.

- " Que vos seigneuries m'excusent, dit-il, si je me permets de les arrêter au soleil, mais je désirerais d'elles un conseil, me sentant très malade !

- Quels symptômes ressentez-vous, dit l'un d'eux, à première vue vous me semblez bien portant.

- Hélas ! mes bons seigneurs, répliqua Robiquet, ne vous fiez pas à ma mine, je souffre mille douleurs - des crampes d'estomac.

- Un excellent remède à ce genre de maladie est de manger une soupe bien épaisse avec poireaux, carottes, navets, oignons.

- Ah ! voilà bien la prescription la mieux venue du monde pour un malade. Pourriez-vous joindre à l'ordonnance quelques pièces pour la solder, mes bons seigneurs ?

- Mais c'est une honte qu'un homme de ta taille et de ton âge se réclame ainsi à la charité des passants. C'est ton état qui doit te faire vivre.

- Mon état ne fait pas son devoir, j'en conviens, dit Robiquet, c'est qu'ici, on aime mieux voir les oiseaux dans le ciel qu'en cage. Chaque jour je gagne moins que la veille, et mes crampes d'estomac sont de plus en plus fréquentes.

Il se surprit de dire à ces inconnus des choses si touchantes qu'il en fut lui-même attendri jusqu'aux larmes.

Quand il eut terminé, ses interlocuteurs parurent persuadés du bien fondé de ses propos et décidés de lui apporter une aide.

- "Cagin de Sains, dirent-ils, d'or et d'argent nous n'en possédons point. Puisque tu ne trouves pas d'acquéreur de tes cages, nous implorons le ciel d'y placer un serviteur fidèle. Il te permettra par ses services d'attendre le chaland - et ils sifflèrent tous trois ensemble.

Un oiseau, au plumage bleu d'azur, sortit des fougères et vint picorer aux pieds de Robiquet. Lui, connaisseur en oiseaux, n'en avait jamais vu de pareil : plumage, bec, pattes, tout était ravissant dans cet animal familier et distant tout à la fois.

- Nous te prêtons notre fidèle serviteur dirent les trois inconnus. Désormais, quand tu auras un désir à exprimer tu diras :

"Petit bleu d'azur, fais ton service" et l'oiseau l'exécutera sur le champ.

- Ah ! mes bons seigneurs, s'écria la cagier, merci. Sans attendre, je veux expérimenter le zèle de votre oiseau. Voilà vingt cinq ans que je n'ai mangé à ma faim !

"Petit bleu d'azur, fais ton service".

Il n'avait pas terminé sa phrase, qu'un déjeuner de prince était dressé sur l'herbe. Cristaux, linge damassé, argenterie, Robiquet tomba aux pieds des étrangers.

- Seigneurs, seriez-vous la Trinité en personne ?
Ceux-ci le forcèrent à se relever.

- Nous ne sommes que les serviteurs du Dieu Très Haut, dirent-ils en inclinant la tête, et ils disparurent.

Les trois saints de Sains, car c'étaient eux, regagnèrent le paradis : par permission spéciale, ils étaient venus consoler et aider le cagier leur compatriote.

Robiquet salua respectueusement la place où ils s'étaient tenus, et ne trouvant plus rien à dire qui valut le déjeuner servi, il se mit à table.

La reconnaissance aux trois généreux donateurs redoublait son appétit.

Au pain blanc, il s'écria - O bons saints !

A la dinde rôtie - O nobles saints ! !!

A la tarte et au vin cuit - O merveilleux saints !

S'il y avait eu des liqueurs, il eut été embarrassé de trouver le superlatif leur convenant.

Le repas terminé, il remercia le ciel et ses nobles intendants.

L'idée lui vint qu'un homme qui avait fait pareil repas ne pouvait circuler vêtu de haillons.

- "Petit bleu d'azur, fais ton service"

Habits de velours, toque, bottes en peau s'étalèrent devant ses yeux. Broderies d'or agrémentaient la parure avec la même profusion qu'accrocs et reprises ornaient son ancienne bure.

Un cheval de la plus belle race, avec selle en cuir d'Espagne l'attendait en piaffant.

Robiquet suspendit la gage du petit bleu à l'arçon de sa selle et prit la route. Il était méconnaissable, aussi fier de sa monture et de son habit qu'un âne de ses oreilles.

Bientôt au petit trot, puis au galop de sa monture, il arriva au village de Laigny. Le château se dressait au-delà de l'église. Des fossés pleins d'eau entouraient et délimitaient la demeure seigneuriale. Un canal amenait l'eau de Beaurepaire, pour alimenter cascades et jets d'eau du jardin. Tout indiquait richesses, fastes et splendeurs dont aimaient à s'entourer les Anglebermer.

Feignant de demander sa route, enhardi par le décorum de ses habits et de sa monture, il s'aventura sur le pont-levis et pénétra dans la cour d'enceinte.

Gentilshommes et nobles dames étaient réunis sous la treille. La haute société des environs était les invités du maître des lieux pour fêter l'anniversaire de sa fille. Ils attendaient en causant et jouant aux devinettes les violonneux commandés pour la circonstance. Mais ceux-ci tardaient. Ce retard occasionnait un désappointement très vif chez les dames et gentilles demoiselles.

Robiquet s'avança sur son cheval jusqu'à l'entrée de la treille, salua l'assemblée avec autant de grâce qu'un seigneur à la Cour du roi René, se présenta.

Les mots galants lui venaient à la bouche comme à un vieil aristocrate habitué des appartements royaux. La présentation terminée, il s'enquit du motif d'une aussi distinguée assemblée. Ayant appris la déconvenue de tous, vu l'absence des musiciens, Robiquet fort galant, songea à la réparer.

- " S'il est permis à un simple gentilhomme de se faire serviteur d'une aussi noble société, dit-il, j'offrirai de suppléer les violonneux par un orchestre impromptu.

Les dames furent tout de suite conquises par la belle mine et les beaux habits de ce gracieux personnage. Elles battèrent des mains et déjà dansaient dans leurs petits souliers.

Robiquet commanda à petit bleu d'azur de faire son service, et à l'instant, on vit arriver par le pont levis une troupe guillerette, jouant clarinettes, violons et tambourins.

Ce fut un cri de joie général. Le seigneur de Laigny, émerveillé d'un tel prodige, fit de grandes courbettes devant le cagier, l'invitant à descendre de cheval, le proclamant son hôte et le déclarant meneur de la fête. Il lui donna sa propre nièce comme partenaire. Robiquet accepta avec empressement. Sa cavalière était une bien charmante personne. Belle comme le jour, fine comme un renard, gracieuse comme un follet.

La fête battait son plein. A chaque "pas de deux", à chaque regard de la jeune nièce, le cœur de Robiquet s'enflammait davantage. La richesse qu'il détenait si mystérieusement lui donna de l'esprit. Il trouva les mots justes pour déclarer sa flamme, la demoiselle le trouva si aimable qu'elle l'aurait préféré à un prince de sang.

La fatigue eut enfin raison des danseurs. Une collation fut apportée par la domesticité du château. Robiquet voulut terminer en beauté cette heureuse après-midi; n'était-il pas grand seigneur? Il commanda à petit bleu d'azur cadeaux et souvenirs pour tout ce beau monde. Chacun reçut qui bracelet d'or et d'argent, qui boucles d'oreilles, peignes et tabatières incrustés. Maintes autres merveilles furent distribuées par l'heureux cagier, au milieu d'acclamations de joie, de gratitude et d'émerveillement.

Il réserva à la nièce du seigneur le plus bel ornement de ce trésor fourni par ses donateurs célestes.

Une telle prodigalité ne s'était jamais vue en Thiérache, cela tenait du prodige. Le seigneur Anglebermer soupçonnait là quelque sortilège, ou miracle. Il fut bientôt convaincu que l'oiseau bleu était le ~~don~~voyeur d'une aussi grande largesse. Quelle aubaine de posséder un tel oiseau se disait-il. Un peu avare, même grigou, il laissa libre cours au démon de l'avarice s'emparer de son âme. Prenant en aparté notre cagier il lui proposa l'achat de l'oiseau miraculeux.

- Une belle futaie de chênes contre votre oiseau, proposa le seigneur de Laigny.

Robiquet lui rit au nez.

- Mille arpents de terre, de bois et d'étangs .

Le cagier haussa les épaules.

- Mon fief de ,Bauregard et tous ses attenants

Davantage, seigneur Anglebermer, davantage.

- Mais vous demandez le paradis !

Non, répliqua Robiquet, mon oiseau contre celle que je tenais tout à l'heure par la main.

- Ma nièce.... par saint Martin, patron de ma paroisse, pour-
quoi ne le disiez-vous pas tout de suite!

Il courut sans attendre vers la jeune fille. Son désir d'acquies-
cer l'oiseau lui donnait des ailes. Il confia à la demoiselle la demande ines-
pérée du beau gentilhomme.

Sa nièce était incasable, sans dot et sans prétendant.

A cette nouvelle le coeur de la belle jeune fille fut tout embaumé de senteurs
d'amour.

Mais comme il est du devoir d'une femme bien éduquée de résister et d'objecter à
toute proposition de mariage, elle dit à son oncle :

- Mais si cet homme était un aventurier ?

- Je veillerai sur toi de près.

- Si c'était un démon ?

- Prends avec toi une fiole d'eau bénite.

Durant ce discours, il entraînait vivement la jeune fille vers Robiquet déjà re-
monté sur son cheval et prêt au départ.

- Affaire conclue, criait le seigneur - Voici la promesse
elle accepte, je vous la confie.

La nièce ne fut pas longue à monter en croupe sur le destrier.

Donnant au seigneur la cage du petit bleu, Robiquet salua la compagnie et disparut
avec sa cavalière dans l'ombre de l'arcade de la tour.

Anglebermer jubilait de joie, il avait oublié d'embrasser sa nièce, mais il possé-
dait la gage et le petit bleu. Vite, il courut rejoindre ses invités dans une salle
du château. On y parlait encore des prodiges accomplis par l'étranger.

- Paix, paix, cria le seigneur, tout cela n'est qu'amusettes.

Approchez-vous, vous allez voir bien d'autres merveilles!

Il se pencha vers la cage et avec beaucoup d'onction et de tremblement dans la
voix, il prononça la formule magique :

" Petit bleu d'azur, fais ton service "

Dans la cage apparut un gros oiseau gris. Il regardait son nouveau maître avec
un air insolent. Il ouvrit la cage d'un coup de bec assuré puis s'envola par la
fenêtre en criant : Coucou,

Robiquet était déjà loin avec sa future.

Anglebermer avait perdu son honneur pour un vilain oiseau moqueur.

Le cagier avait gagné en cette aventure une belle et digne épouse. Après les
accordailles on célébra le mariage. Tout Sains assistait à la messe des heureux
époux.

On dit même que les saints de Sains étaient de la fête.

En tout cas, on vit petit bleu offrir à l'épouse de Robiquet à la fin de la
cérémonie religieuse un pendantif représentant un oiseau bleu serti de diamants.
Ce fut un heureux jour. Départ d'une longue vie durant laquelle ils s'aimèrent
longtemps au milieu de leurs serins, canaris, et bengalis.

Quant au petit bleu d'azur, on ne le revit plus jamais, il avait regagné l'azur
du paradis des oiseaux .

TOURNADE ET MONSEIGNEUR MARTIN

Tournade, le bûcheron était parti travailler au bois de l'épâissenoux. Triste, pensif, épuisé par la disette régnant en Thiérache, son cœur n'était pas à l'ouvrage.

Il avait bien une vache en son étable, mais elle ne donnait plus de lait. Peu de forces lui restaient pour lever la cognée et tenir la serpette. Il fallait pourtant bien boteler quelques fagots pour les vendre, sinon que deviendraient sa femme et ses deux enfants. A la maison, plus un denier pour acheter du pain... c'est grande douleur le jour qu'un vilain vient de naître. Quel secours invoquer, se disait-il, quel saint réclamer, moi vilain, vivant en ces bois comme un ours?

Tandis qu'il se désespérait ainsi à part lui, une voix l'appela avec pitié.

- Pourquoi te désoler de la sorte...?

Le vilain à cet appel fut fort étonné; il ne voyait âme qui vive, et pourtant la voix l'interrogeait.

Le bûcheron engagea la conversation sur un ton plaintif bien compréhensible

- Ma vache est sèche, plus de lait, plus de beurre, plus de pain à la maison et même plus de courage pour fagoter... quelle misère!

La voix reprit :

- Si je te soulageais de cette pauvreté, servirais-tu de cœur la Sainte Trinité, aimerais-tu ton prochain avec une charité sincère ?

- Ah messire, dit le bûcheron, croyez-le. Certainement!

- Au bout de ton courtil, tu trouveras sous le sureau, un trésor caché. Creuse, il est à toi, fais-en bon emploi.

Le vilain, tout transformé par cette révélation, s'inclina avec respect.

- Sire, dit-il, quel est votre nom ?

- On m'appelle Martin.

- Ah! Monseigneur Martin, je me mets en chemin. Remerciez pour moi Jésus-Christ qui de l'eau fit du vin à Cana.

- Var. Nous verrons si tu tiens parole, et comment tu t'entendras pour servir le Christ. De ce jour en un an tu reviendras ici, et tu me rendras compte de ton état et de toi.

Monseigneur Martin, grand merci, je reviendrai volontiers.

Tournade prit le chemin du retour. Il lui semblait avoir des ailes. Sa femme l'apercevant au loin, courant ainsi le crut malade pour rentrer si tôt. Le voyant sourire, ce qui lui était peu naturel, elle fut rassurée.

Elle ne put se retenir de l'admonester pour avoir quitté son ouvrage sans l'avoir terminé.

- Que mangerons-nous ce soir, dit-elle ?

- Ma soeur, ne me blâmez pas, j'ai à faire ici la paix.

Il se dirigea vers son courtil et sous le sureau commença à gratter la terre : Pic, houe, crochet creusaient, et bientôt apparut le fameux coffret.

Monseigneur Martin n'avait pas menti, riant il s'en retourna vers sa chaumière pressant sa trouvaille fortement sur son coeur.

- Riches, nous sommes riches, cria Tournade à sa femme, en entrant dans la pièce, désormais les fagots peuvent rester dans le bois.

Ils se jurèrent de taire la provenance de ce bien inespéré et tinrent parole.

Sans bruit, sans gros tapage, ils se donnèrent peu à peu plus d'aise. Mais il n'aimait pas plus Dieu ni ses pauvres voisins pour autant.

Pour donner le change Tournade allait encore de temps en temps fabriquer quelques fagots, mais personne ne fut dupe, il était l'inventeur d'un magot.

La richesse transpire. Voyant son état s'améliorer, chacun l'aima plus qu'autrefois. Tel qui ne lui était rien du tout jura qu'il était son cousin. Ainsi est le monde. Le pauvre n'est parent de personne, le riche devient le cousin de tous.

Au premier de l'an qui suivit, Tournade retourna en forêt. Il se glissa sous le buisson de la première rencontre et s'enquit de la présence de la voix.

- Monseigneur Martin en qui est toute mon espérance, je vous aime fort, et votre serviteur écoute....

- Me voici, bel ami, comment vont tes affaires ?

- Bien, monseigneur, bien. Vous m'avez gratifié d'un beau conquêt. Ma Maisonnée est bien nourrie, bien vêtue, mon étable s'agrandit de jour en jour, et mon avoir s'accroît.

- Je m'en réjouis, mon ami. Ainsi tu ne désires plus rien ?

- Ah! Monseigneur Martin, je ne voulais pas vous en parler, mais... puisque vous me sollicitez... Si je pouvais devenir prévôt du prince et de la ville de Guise, cela me ferait grand plaisir.

- Tu le seras dans quarante jours. Sois charitable, pieux et bon.

- Grand merci, Monseigneur, pour ce noble secours.

Le vilain s'en revint tout courant annoncer cette bonne nouvelle à sa moitié.

Les Guise le choisirent comme prévôt du district.

Juge local, représentant le duc, il devenait un personnage. Recruteur d'impôts, réglant le prix des denrées, il veillait à la bonne marche de son fief et y exerçait une stricte surveillance.

Une si haute position le fit respecter et craindre. Il se montrait dur envers le pauvre, sans pitié pour son prochain, comme cela se voit chez l'homme parvenu. Il honorait le riche, se trouvait fort flatté d'être son invité, insultait le coquin, le vilain rencontré sur son chemin et levait la main dessus.

La seconde année il se remit en chemin pour saluer son bienfaiteur.

- Sire Martin, dit-il, venez me parler. Je vous aime de coeur parfait, où êtes-vous que je vous fasse ma prière de ce même coeur ?

- Me voici. Que veux-tu ?

- Je veux vous prier pour mon fils qui est page au château et que je chéris bien, soit fait chevalier, puis baron.

- Dans la quarantaine il le sera.

L'ancien bûcheron s'en retourna de nouveau transporté d'une grande joie. Il avait quitté sa chaumière, s'était fait construire une belle villa, avec jardins pelouses et jets d'eau. Mais il ne cessait d'être injuste, rude et sourd pour ses administrés.

Son fils cependant fut sacré chevalier. Il sembla pour lors à l'ancien vilain quand il eut tel appui que désormais, il ne dut y avoir pour lui, ni peines, ni chagrins.

La troisième année s'était ainsi passée.

Il retourna en forêt le premier de l'an. Dès qu'il fut arrivé au buisson, il appela :

- Martin, Martin, répondez-moi si vous m'entendez.

La voix vint à Tournade incontinent :

- Prud'homme, dis ce qui te presse au coeur ?

- Faites, je vous prie, que ma fille unique, puisse se marier au grand prévôt de Saint Quentin. Elle est aimable, belle et gracieuse, sage, courtoise à tout le monde - en elle nul défaut.

- Dans quarante jours, tu l'accompagneras à l'autel. Sers Dieu et bon courage.

Tout lui advint comme la voix lui avait prédit.

Par ce mariage, sa fille devint l'alliée d'une famille très respectée en Picardie.

Se voyant élevé si haut Tournade n'en rendit pas grâce à Dieu, n'en devint pas meilleur.

Dans son aveuglement il déclara un jour à sa femme :

" Maintenant nous voilà parvenus au plus haut - mon fils chevalier - ma fille bien casée. Riches, nous le sommes. Je n'irai plus au bocage pour parler à la voix, que pourrions-nous encore désirer ?

- Voici ce que vous ferez, dit la femme, vous irez au bois quand le premier de l'an viendra, et vous prendrez congé de la voix. Doucement, courtoisement, vous lui annoncerez de votre mieux que vous ne reviendrez plus.

Tournade, qui de savoir-vivre et de reconnaissance ne sut jamais rien, quand l'année fut écoulée monta son cheval, prit avec lui deux sergents et s'en vint au bois. Il appela :

- Merlot, Merlot !

C'était là outrecuidance appeler par un diminutif son protecteur.

La voix, cette fois, se fit entendre du haut d'un arbre.

- Pourquoi, lui dit le vilain, es-tu si haut montée ?

- Parce que ton cheval m'eut promptement foulée sous ses sabots.

Lors, Tournade lui dit :

- Merlot, mon ami, je prends congé de vous. Je n'ai plus besoin de votre aide, je suis riche outre mesure.

La voix lui répondit :

- Vilain tu fus, vilain tu le seras toujours. Il ne t'ennuyait point de venir au bois solliciter ma bienveillance autrefois. La première année tu vins, me faisant mille révérences et courbettes, m'appelant doucement Monseigneur Martin. La seconde année, ton coeur étant déjà arrogant, pour me rabaisser tu m'appelais sire. Ton coeur filou et orgueilleux ne put se cacher plus longtemps, tu m'appelas Martin, aujourd'hui ce n'est plus que Merlot. Jamais en toi ne fut ni bonté, ni courtoisie, ni reconnaissance. Il te semble être le roi de ce fief de Guise, tu n'es qu'un être déloyal envers Dieu et ceux qui te sont confiés. Vilain plein de cruauté, vilain tu le redeviendras.

"Vacca super est" c'est tout ce qui te restera-Et que la pauvreté te convertisse. Adieu!

L'ancken bûcheron s'en retourna chez lui nullement inquiet, ne croyant rien de ce qui lui avait été prédit, sans s'amender, sans demander grâce, il retourna vers sa haute position.

Mais bientôt...son fils mourut dans un combat. Sa fille rendit l'esprit en couches.

Le vilain restait dans son intraitable orgueil, endurci par sa richesse.

Son seigneur, le duc, ayant guerroyé durant de longues années, trouva à son retour, ses celliers, ses greniers et ses coffres dépourvus de marchandises et d'or.

Il pensa à son prévôt riche et bien pourvu de tout.

- Il me doit rentes et impôts - convoquons-le au plus tôt se dit-il. Ce qui fut dit fut fait, il exigea immédiatement de Tournade mille livres d'or. Le prévôt prétextait n'être en possession d'un seul denier. Le duc se fâcha, se voyant contredit il fit saisir biens, meubles et héritage de notre homme pour remplir ses caisses.

Se voyant dépouillé Tournade faillit devenir enragé. Il dut réintégrer sa vieille chaumière, mais sous le sureau, près du courtil il n'y avait plus de coffret caché...

Au tour des habitants de se détourner de lui et de se gausser de sa personne.

- Hélas! se disait-il, j'ai tout perdu, enfants, biens, richesse et considération.

- La vac reste, lui disait-on, en guise de consolation, comme du temps où tu allais au bois...

Tournade, le vilain, retourna fagoter, il mourut dans sa pauvreté première, n'ayant pour tout bien que sa chaumière, son courtil, son sureau et sa vache en reste.

Personne ne le regretta.

Au jour de son enterrement on riait sous cape.

Dicton de Thiérache ? Vieille légende du temps passé ?

" C'est comme ceux d'el vacq resse

Ils rient quand mal adresse !"

Mais avouons que Tournade avait bien mérité cette dure leçon .

LA RUE HEUREUSE

L'année avait connu une exceptionnelle sécheresse. Les prairies étaient rases et brûlées. Méayers, fermiers, herbagers étaient aux abois. Que donner au cheptel? Les fonds marécageux fournissaient seuls une herbe dure et siliceuse.

Dans les usages de Montcornet le troupeau beuglait à fendre l'âme.

Chaourse, village envoisinnant, possédait une modeste abbaye. Des moines de saint Denys avaient essaimé en ce coin de Thiérache ayant à leur tête un supérieur dénommé Chambrier.

Ce monastère naissant avait en possession les villages de La Capelle et La Flammengrie.

Situés au Nord Ouest, non loin de la vallée de l'Oise, ils avaient été moins touchés par la disette que ceux traversés par la Hurteau.

L'abbaye avait décidé la transhumance du bétail vers ces terres lointaines mais productives et, permission avait été accordée au cheptel de Montcornet de les accompagner.

Un beau matin les deux troupeaux se mirent en branle sous la surveillance des deux vachers.

Longue procession de bêtes encornées, qui, à petits pas, broutant à droite, broutant à gauche une touffe rèche et rousse, prit le départ pour la terre promise.

Tout alla bien jusqu'à Plomion dont on avait dépassé les dernières maisons.

Le troupeau de Chaourse était en tête, s'engageant sur la sente de Landouzy - La-Ville. Les deux gardiens suivaient en causant amicalement, tandis que les vaches de Montcornet clôturaient la marche.

Or, il arriva, qu'attirées par quelques feuilles d'arbres, vertes et tendres, quelques bêtes du troupeau suiveur s'écartèrent de la sente.

A peine à dix pas du chemin, comme magnétisées par un appel mystérieux, elles s'élançèrent en courant vers le centre de la forêt, meuglant et balançant la queue de contentement. Il est connu qu'une vache prise d'hystérie joyeuse entraîne tout le troupeau à sa suite. Ce qui arriva.

Ebahis, les deux gardiens regardèrent cette débandade inattendue. La réaction du préposé à la garde du troupeau de Montcornet fut instantanée. Il courut pour rétablir bon ordre comme il convient en pareil cas.

A peine avait-il quitté le sentier et pénétré sous le feuillu qu'il fut pris d'une espèce de frénésie et cria à son compagnon :

" Ecoute cette musique enchanteresse, c'est un air sur lequel j'ai dansé plus de cent fois. Ah! le beau rigaudon, je ne puis y résister. Je vais voir les musiciens, faire un tour de danse et te rejoins sans tarder. Continue ta route. Je ne resterai pas longtemps. "

- De la musique, répliqua l'autre, dans un endroit aussi désert et solitaire ? Tu rêves. Je n'entends comme musique que le meuglement de tes vaches. Regroupe-les et suis-moi sans tarder.

Il aurait pu s'épargner le peine de sa réflexion car l'amoureux de la danse était déjà parti, le laissant seul.

Responsable de son troupeau il ne voulut pas l'abandonner pour aller à la recherche de son compagnon.

Sans s'inquiéter outre mesure de ce singulier intermède, il repartit.

Dépassant Landouzy, puis Origny-en-Thiérache par des raccourcis il arriva enfin sur les terres de l'abbaye sises à La Capelle et La Flamengrie.

Le troupeau pouvait se régaler d'herbes tendres.

Le vacher pensait à son compagnon, se disant : " la musique n'était pour lui qu'un prétexte, il voulait se faire distancer pour aller à l'estaminet. "

Les jours passèrent, toujours pas de Montcornet.

Au cours de la semaine suivante, un délégué de la susdite ville vint prendre des nouvelles du troupeau. Quel ne fut pas son étonnement en entendant la disparition des vaches et du vacher ! Quelle explication donner ? Le préposé à la garde était sobre, tranquille, ne s'était jamais montré négligent, quoiqu'il aimait beaucoup la danse, il est vrai.

Le gardien de Chaourse fut questionné, questionné encore sur l'endroit de la disparition, les comment, les motifs et mille autres choses. Le pauvre homme ne pouvait que répéter ce qu'il avait déjà dit maintes et maintes fois.

- Avez-vous entendu la musique personnellement ?

- Non, répondait-il. A mon avis, la musique c'était le prétexte, il voulait s'attarder dans un cabaret.

Telles étaient ses conclusions.

On chercha partout. On ne découvrit rien.

Il n'y avait eu ni danse ni musique, pas plus à Plomion qu'à Landouzy.

Peu à peu les soupçons tombèrent sur le vacher de Chaourse. On supposa qu'il s'était querellé avec l'autre ; peut-être l'avait-il assassiné ! ... caché le corps, chassé le troupeau qui s'était dispersé par toute la contrée. Bien malin qui retrouverait maintenant toutes les bêtes éparpillées et recelées dans les étables.

Le gardien de Chaourse fut mis en prison malgré ses protestations d'innocence.

Les choses en étaient là depuis deux ans, lorsqu'un fermier de Plomion qui connaissait les habitudes des forêts devina ce qui était arrivé.

Il suggéra à quelques notables de Montcornet de se rendre avec lui dans les bois de Plomion et de se faire accompagner par le vacher de Chaourse. On se rendrait à l'endroit où le troupeau pris de folie joyeuse avait disparu. La proposition fut acceptée, on se retrouva au lieu dit. On fit la reconstitution du drame.

- Voici la sente, dit le vacher ; mon compagnon s'élança dans ce sous-bois.

Il prit la direction indiquée. Or, à peine à quelques dizaines de mètres du chemin il s'écria à son tour :

" J'entends la musique, oui je l'entends !

Les autres témoins le suivirent, le rejoignirent, tous de s'exclamer :

" Oh ! le merveilleux concert. "

Progressant ils aperçurent un cercle magique. Au milieu, des centaines de femmes, enfants, demoiselles se tenaient par la main, dansaient, riaient sans jamais dépasser les limites visibles du cercle. Les vaches de Montcornet étaient là aussi, prisonnières, l'oeil fixe et langoureux, contemplant cette sarabande endiablée. Tournant, tournant, riant comme un fou, s'amusant très fort au milieu de la troupe : le vacher de Montcornet !

Quand il passa en valsant à proximité de la délégation venue pour enquêter, le vacher de Chaourse le saisit par son habit, l'arracha du cercle magique, prenant bien garde lui-même d'y mettre un pied. Sans cette précaution, il perdrait tout pouvoir sur sa volonté, les esprits deviendraient maîtres de lui. A peine sorti du cercle, le valseur s'écria :

" Mes vaches, il faut que je regroupe mon troupeau. "

- Ton troupeau, dit son compagnon, apprends-nous d'où tu viens. Parle, rends compte à ces messieurs de ta conduite, de ton absence qui m'a fait accuser de meurtre.

- Quelle histoire me racontes-tu là, compagnon; continue ton chemin; je te suis. Je finis ma danse, elle n'a duré que quelques minutes. Je n'ai jamais eu tant de plaisir; quelques secondes encore, puis avec le troupeau, en route pour La Capelle!

- Quelques minutes, dit l'autre en colère, ton absence a duré deux ans bien sonnés!

On l'entraîna de force. A toutes les questions posées, il ne pouvait répondre que la danse n'avait duré que cinq minutes, sous l'oeil attendri de son troupeau. Toutes les personnes dont il avait fait la brève connaissance lui étaient inconnues. Il lui fut impossible d'expliquer où il avait mangé, dormi durant ce temps. L'affaire fut classée sans autres explications.

On revit dans Montcornet l'ancien vacher bien transformé par cette aventure. Les choses terrestres lui semblaient passagères, de moindre intérêt. Tout passe si vite, disait-il.

Aves des yeux neufs il voyait le monde.

Mais comment expliquer ses sentiments? Comment se faire comprendre de ceux qui n'avaient pas vécu son expérience?

Il se construisit un ermitage en dehors de la ville, mena une vie de méditation, de travail journalier, de prières.

Il mourut fort simplement, sans appréhension, sans regret, léguant son ermitage à un disciple.

Et le troupeau de Montcornet?

Personne jamais, ne put les décider à quitter l'enclos.

Les bêtes, ruminant, seules, badaudes et niaises rêvaient à la farandole endiablée.

Leur attitude béate fit dénommer l'endroit "La Nigaudière".

La sente reliant Plomion à Landouzy La Ville fut élargie. En souvenir de ces faits étranges elle fut baptisée "Rue Heureuse".

Quant aux habitants de Montcornet que cette mésaventure n'avait pas enrichis, ils hochèrent longtemps la tête.

Quand ils recevaient quelque invitation :

„on vous attend, cousins "

ils répondaient, pensant tout bas :

" On nous attend...comme les vaches de Chaourse attendent celles de Montcornet !

LA BRUNE

Dans le premier quart du quatorzième siècle, la lutte entre la France et l'Angleterre était à son paroxysme.

Edouard III et Philippe roi de France, se retrouvaient souvent face à face sur les terres de Thiérache.

C'étaient coups de main et guerres incessantes. Les mœurs étaient rudes, la méfiance vis à vis de l'étranger très grande.

Les dictons de ces temps lointains nous en disent long, en peu de mots, sur l'accueil réservé à l'inconnu s'aventurant dans ces villages perdus du Marlois et du Vervinois.

Braye reluque

Hary moque :

Burelles plaque .

L'inconnu s'y faisant surprendre était presque sûr d'y perdre sinon un membre , certainement son bien et son honneur.

Repliées sur elles-mêmes, craignant toute intrusion ennemie, toujours sur la défensive, ces populations vivaient dans une très grande pauvreté.

Elles défendaient chèrement le peu de biens qu'elles possédaient.

Dans les étables quelques moutons, chèvres et porcs. Une rivière baignait les villages de Braye, Hary, Burelles, Gronard. On y pêchait la truite et même des écrevisses.

De maigres vergers donnaient prunes et pommes. Les jardins, haricots, fèves et pois et quelques noyers fournissaient des fruits qui, pressés donnaient de l'huile. Un dicton résumait la pauvre variété des fruits et légumes poussant sur les rives de la rivière.

Braye balosses

Hary les cosses

Gronard les noix

et encore, quand la saison avait été bonne !

En ce pays peu engageant, mal famé et pauvre, s'aventura un jour une créature d'une beauté ravissante.

Sur ses épaules flottait une longue chevelure noire, elle arrangeait ses tresses en se mirant dans l'eau.

Qui était-elle ? D'où venait-elle ?

Ce fut un jeune homme de Braye qui aperçut le premier la belle étrangère.

En la voyant il fut troublé d'un sentiment de profonde admiration. Ses yeux ne pouvaient se détacher de ce corps bronzé et élégant.

En vue de faire sa connaissance, il tira de sa besace un quignon de pain et voulut l'offrir à la belle. Se glissant vers elle il lui offrit son présent, elle refusa doucement en déclarant :

" Ton pain n'est pas cuit , merci."

Elle disparut.

De retour chez lui, l'amoureux raconta à sa mère cette mystérieuse rencontre. Celle-ci, femme pratique, lui promit de fabriquer pour le lendemain une tarte aux balosses. Evidemment, disait-elle, un quignon de pain mal cuit ne devait pas tenter une aussi belle dame !

Le jour suivant, avant que le soleil ne dore de ses rayons le village, l'amoureux se dirigeait vers la rivière. Pour patienter, il contemplait le frémissement de l'eau sous la brise, les joncs et les roseaux qui se balançaient en crissant. A midi, longeant la rivière, la dame de son cœur apparut.

Empressé, il la salua, lui présenta un beau morceau de tarte aux balosses, la priant de l'accepter.

" Ta tarte aux prunes est trop sûre, dit-elle - merci .

Cependant il parut au prétendant qu'elle souriait en s'éloignant. Cette pensée lui rendit confiance .

Dans l'espérance de la revoir il rentra chez lui. Sa mère lui conseilla d'offrir un gâteau au beurre.

Ce genre de gâteau est le sommet de la pâtisserie thiérachienne. La brave femme se mit à fabriquer le régal des grandes fêtes .

Le lendemain, l'amoureux était de nouveau à son poste, portant délicatement dans un grand mouchoir noué, le régal des rois.

Plus belle que jamais, se présenta la femme brune. Elle ne refusa ni la délicieuse brioche, ni la main qui s'était enhardie à prendre la sienne.

Ils s'assirent l'un près de l'autre pour déguster la brioche au beurre. Il lui parla de sa mère, de sa famille, de lui-même, lui avouant sa flamme. Il était beau garçon, travailleur, intelligent et sobre.

Après un long entretien, la belle créature basanée aux cheveux couleur d'ébène, accepta son amour. Elle le prévint toutefois que les mœurs rudes du pays ne l'agréaient nullement. Elle consentait à unir sa destinée à la sienne, mais lui prédisait que, si au cours de la vie conjugale elle recevait de lui trois coups, leur union serait rompue pour toujours.

L'amoureux accepta sans peine cette condition. Il ne pouvait s'imaginer être assez grossier pour frapper une aussi charmante créature.

S'étant ainsi fiancés, la jeune fille retira sa main de celle de son promis et disparut dans les sous-bois.

Après maintes et maintes rencontres, le jeune couple se maria. Ils s'installèrent à la ferme de Gironcourt sur la commune d'Harcigny.

Ils vécurent heureux dans une honnête prospérité, et leur union fut bénie par la naissance de trois fils d'une beauté et d'une intelligence remarquables.

Quelques années plus tard, il y eut un baptême à Plomion, village voisin d'Harcigny. Le couple fut invité. Le jour venu, l'épouse parut peu disposée à participer à la fête, prétextant la longueur de la route. Le mari lui frappa sur l'épaule en riant :

" Allons, allons, Plomion est à notre porte !"

Son épouse lui sourit, mais lui rappela sa promesse de ne jamais la frapper, et l'avertit de faire plus attention à l'avenir .

Une autre fois, il assistèrent à un mariage. Tout à coup, au milieu de la gaieté et de la joie générales, elle éclata en sanglots. Son mari se précipita, la secoua légèrement lui demandant le sujet de sa peine.

Elle pleurait parce que les mariés étaient entrés dans une vie où les sujets de contrariétés ne leur manqueraient pas, disait-elle .

Regardant son époux, elle ajouta que la joie ne tarderait pas à s'assombrir pour lui aussi, car il venait de la molester une seconde fois.

Les années passèrent, les enfants grandirent. Le mari jouissait de la félicité domestique. Sa femme l'assurait de son affection toujours sans égale, mais lui recommandait instamment de veiller à sa promesse car alors, et malgré elle, une fatalité inévitable les séparerait pour toujours.

Ils assistaient un jour à un enterrement. Au milieu du deuil et de l'affliction générales dans la maison même du défunt, elle se mit à rire d'une façon si immodérée, que son mari offusqué la prit par le bras, la secoua énergiquement, lui recommandant la discrétion.

- Je ris, dit-elle, parce qu'en quittant cette terre, le défunt est délivré de toute peine, qu'il est heureux pour toujours. Hélas! mon cher ami, notre contrat vient d'être brisé, car pour la troisième fois vous venez de me brusquer. Le lendemain, toujours aussi belle mais inanimée et sans souffle, il retrouva sa femme couchée. Son âme avait quitté son beau corps couleur terre de Sienne. Inutile de décrire la douleur de l'époux, des enfants et de toute la famille. Après les obsèques, le père narra à ses enfants sa première rencontre avec leur mère, le pacte qu'il s'était juré de garder et qu'il n'avait pu tenir ne voyant nul mal dans une tape amicale.

Or, dit la légende, le fils aîné, se promenant un jour sur les bords de la rivière, vit s'approcher sa mère. Elle lui apprit que sa vocation était de guérir les corps et les âmes des hommes durant leur pèlerinage terrestre. Lui et ses descendants deviendraient les plus habiles médecins de France. Elle lui confia un livre plein de prescriptions et d'instructions pour soigner et guérir.

A plusieurs reprises elle se présenta à lui du côté de la rivière, lui indiquant les endroits privilégiés où poussaient des plantes rares lui en révélant les vertus.

Ainsi de cette merveilleuse union, trop vite rompue par le destin naquit une magnifique lignée de médecins.

Le plus connu fut Guillaume de Harcigny; il soigna le roi Charles VI atteint de frénésie et folie furieuse.

Guillaume de Harcigny vecut et mourut dans sa maison de Luon après avoir parcouru l'Egypte et la Grèce.

Quant à la rivière, lieu de la première rencontre, en souvenir de la dame d'Harcigny si merveilleusement belle durant sa vie, si grande bienfaitrice après sa mort, elle fut et reste dénommée La Brune .

FRERE ATHANASE

Avant que les extrémistes de la Révolution française ne décrètent la disparition totale des anciens ordres religieux, on dénombrait en Thiérache une demi douzaine de monastères.

Bénédictins, Cisterciens, Norbertins et disciples de saint Bruno s'étaient implantés en ces terres depuis le XII^e siècle. Là s'élevaient de grands édifices à l'aspect paisible, à la vie intense.

Aux bâtiments claustraux s'ajoutaient la ferme, la laiterie, moulins et granges occupant d'immenses superficies.

La vie spirituelle, intellectuelle et manuelle différenciait chaque heure de la journée que ponctuait la cloche du monastère .

L'église abbatiale était le coeur de cette cité religieuse.

Ces retraites s'élevaient au milieu des bois, sur les bords d'une rivière.

Là, se cachaient derrière les murs en pierres bien des fautes, bien des erreurs; mais aussi de bien grandes intelligences et surtout des saints .

Au nombre de ces abbayes, l'une d'elles s'était établie depuis 1145, aux limites de la Picardie et de l'Ardenne, non loin de la ville d'Aubenton, l'abbaye de Bonne fontaine de l'ordre de Cîteaux .

En cette cité spirituelle, vivait depuis de longues années frère Athanase. Ancien militaire, las des querelles royales et des combats sanglants, il s'était éloigné d'un monde en folie, pour embrasser l'état religieux .

Son esprit n'était plus occupé que d'amour de Dieu et des hommes. Les Saints Evangiles et les méditations quotidiennes étaient le pain de son âme.

Athanase était un homme simple comme tous ceux qui savent beaucoup de profondes choses. La science de Dieu est semblable à la mer, plus on s'y aventure, plus l'horizon devient large, plus on se sent petit .

À son entrée dans la vie monastique, Athanase avait eu ses heures de doute. Les démonstrations théologiques de ses maîtres ne lui avaient été que de peu d'utilité pour ancrer sa vocation. Il s'était alors plongé avec tout son être dans la foi comme un enfant se blottissant dans les bras de sa mère. Il avait retrouvé confiance et simplicité. Pourtant de mauvaises rafales venaient encore de temps à autres agiter sa pauvre âme. La raison interrogeait sa foi avec orgueil. La tristesse alors envahissait le religieux. Son cœur devenait froid, les nuages obscurcissaient son âme brillante comme le soleil et chose effrayante, il ne savait plus prier. Il sortait pourtant vainqueur, après quelques jours ou quelques semaines de ces crises spirituelles et affermi dans sa vocation. Mais quel pénible voyage il avait parcouru dans l'obscurité intérieure. La tentation, quand elle ne brise pas la conscience, la fortifie. Or, depuis quelques jours, une inquiétude de même nature s'était infiltrée insidieusement dans l'âme de notre bon frère. Il avait remarqué que tout ce qui est beau perd de son charme à l'usage et au temps. L'oeil se fait au plus merveilleux paysage et le charme des premiers jours devient lassitude. L'oreille devient distraite à la plus mélodieuse des voix quand la répétition est trop fréquente. Le cœur le plus enflammé se lasse du plus sincère amour. Comment alors, se disait-il, l'homme peut-il trouver un aliment de joie éternelle? Les jouissances immuables doivent nous conduire à l'ennui. Eternel... Eternité... quels mots pour la créature humaine qui ne connaît d'autre loi que celle du changement et de la diversité. L'homme répugne à tout ce qui est statique, l'ennui grandit chez lui avec l'accoutumance et enlève à l'objet tout son attrait. Ainsi se parlait à lui-même frère Athanase, plus il voulait philosopher, plus ses incertitudes grandissaient...

Ce matin là, il sortit de son monastère, après avoir récité matines au chœur avec tous ses frères. Il descendit vers la rivière. La campagne était encore toute fraîche de rosée. Les premiers rayons de soleil pointaient à l'horizon. Les oiseaux s'éveillaient sur son passage et se balançaient sur l'aubépine.

Le paysage, combien il lui avait semblé beau la première fois qu'il l'avait contemplé. Quelle ivresse l'avait envahi pour décider de fixer dans ce décor sa vie entière! Fleurs, arbres, air, bâtiments claustraux, tout était pour lui nouveautés envivantes. Quelle douce année que celle de son noviciat!

Mais depuis, il s'était habitué à ce cadre de vie. Il avait tant et tant de fois parcouru La Terre des Moines, qu'il en connaissait tous les replis, et n'en sentait plus l'ivresse.

L'habitude, le contact permanent de ces beautés simples étaient devenus accoutumance. Un voile avait obscurci sa vue, il voyait, mais plus de la même manière, son espace vital était un endroit au rabais.

Quelles beautés célestes pourraient enivrer éternellement et sans ennui l'âme d'Athanase? Les merveilles de Dieu sur terre n'avaient pu le charmer que durant quelques jours. Ainsi il méditait, la tête penchée sur la poitrine, et marchant sur le sentier sillonnant la prairie. Déjà le clocher du monastère paraissait bien loin...

Le moine s'arrêta soudain. Il était à l'entrée d'une grande forêt se déroulant à perte de vue comme un océan de verdure. Athanase y entra; à mesure qu'il marchait il remarquait des arbres chargés de fleurs exhalant un parfum qui lui était inconnu. Sorte d'émanation discrète qui embaumait non seulement les sens mais l'âme. De loin, il aperçut une clairière. Un ermitage vide de tout habitant y était bâti; une lumière vive, éblouissante même, descendait sur ce modeste oratoire. Athanase s'assit sur la pierre d'entrée pour mieux jouir de ce spectacle nouveau. La voix d'un oiseau se fit entendre. Murmures enchanteurs, voix humaines et instruments de musique semblaient se confondre dans une même exécution. Cette musique était porteuse de sons, de poésie, de science, de sagesse et d'amour. En l'écoutant on saurait le tout.

Athanase goûta longtemps avec une joie sans cesse renouvelée ces flots de mélodies qui le ravissaient.

Enfin, la lumière qui illuminait l'humble ermitage s'obscurcit, un long murmure retentit dans la forêt, et l'oiseau se tut.

Le frère demeura quelques instants immobile comme s'il fut sorti d'un long sommeil enchanté. Il regarda autour de lui, se leva; ses pieds étaient comme engourdis, ses membres avaient perdu leur agilité. Avec peine il sortit de la forêt pour rejoindre son monastère.

A mesure qu'il avançait, sa surprise allait grandissant.

La campagne parcourue le matin avait changé d'aspect. Là où s'élevaient des arbres naissants, se dressaient des chênes centenaires. Le petit pont de bois tapissé de lierre enjambant la rivière et qu'il avait coutume de traverser n'existait plus: à sa place s'élevait une solide arche de pierre. Il passa près de l'étang, des femmes y trempaient du linge. Elles interrompirent leur travail pour le dévisager furtivement:

- "Voici un vieillard, portant la bure de Bonnefontaine, que nous n'avons jamais vu, et pourtant nous connaissons tous les frères, chuchotaient elles" Athanase entendit leurs propos, mais il passa outre.

Il pressa le pas, gravit le sentier conduisant au portail du monastère. Surprise... la porte n'était plus à sa place accoutumée! Le monastère lui-même avait changé d'aspect, l'enceinte s'était élargie, de nouveaux bâtiments avaient été construits. Un platane qu'il avait planté quelques mois auparavant couvrait le toit d'une remise de son large feuillage.

Frère Athanase commençait à s'inquiéter de son état mental.

Hors de lui, il se dirigea vers la nouvelle entrée et tira doucement la cloche: nouvelle surprise, ce n'était plus le même son argentin dont il connaissait si bien la résonnance.

Un jeune frère vint lui ouvrir

- Que se passe-t-il, demanda Athanase, le frère Antoine n'est plus le portier du couvent?

- Je ne connais pas ici de frère portant ce nom, répondit le portier

Athanase porta l'une de ses mains au front:

"Suis-je devenu fou, dit-il, n'est-ce point ici le monastère cistercien de Bonnefontaine d'où je suis parti ce matin?"

Le jeune moine le regarda:

- Voilà cinq ans que je suis à ce poste et je ne vous connais pas, mon frère, mais entrez.

Athanase promena autour de lui des yeux égarés. Dans le cloître, des moines passaient il les dévisagea, n'en reconnut aucun. Il fut conduit auprès du Père Abbé. Ils ne se reconnurent ni l'un ni l'autre.

La communauté toute entière fut convoquée à la salle du Chapitre pour tâcher d'éclaircir ce mystère.

Les moines réunis, frère Athanase se présenta, leur demandant au nom du ciel de bien le dévisager afin de le reconnaître.

"Je suis un moine de ce couvent à qui le Père Abbé a confié la surveillance des plantations forestières.

- Athanase? dit enfin la plus âgée des moines... oui, il y a eu autrefois en ce monastère un frère portant ce nom. Les anciens en parlaient quand j'étais novice. C'était un saint homme, un savant, un peu rêveur et aimant la solitude. Un jour, au petit matin, il descendit vers la rivière, s'engagea dans la "Terre des Moines", pour se diriger vers l'ermitage. On attendit vainement son retour, jamais il n'a reparu, jamais on ne le revit... Je parle de cette étrange disparition survenu il y a au moins un siècle...

Frère Athanase joignit les mains, se jeta à genoux aux pieds du Père Abbé et fit sa confession à tout l'auditoire: ses doutes, ses tentations, son désir de percer les secrets éternels.

- J'étais insensé, leur disait-il, en voulant comparer les joies humaines de ce monde à celles du Ciel - Un siècle, dites-vous, un siècle s'est écoulé depuis mon absence? Cela m'a paru un jour... l'oiseau du paradis chantait si bien. Dieu m'a donné une leçon et une expérience tout à la fois de ce qu'est l'éternité. Qu'il me pardonne, moi indigne frère Athanase, mes raisonnements enfantins!

Il restait à genoux, comme en extase au milieu de ses frères les moines ébahis et interloqués tout à la fois.

Frère Athanase vécut encore quelques années en l'abbaye, regardé comme un miracle vivant.

Il fit l'admiration de tous par la sainteté de sa vie et mourut vieux, très vieux, l'éternité bienheureuse, entrevue un jour à l'ermitage, au-delà de la "Terre des Moines", lui ouvrait ses portes.

Il quittait pour de bon, le monastère de Bonnefontaine en Thiérache.

Les moines conservèrent longtemps la leçon tirée de cette étonnante odyssée, se transmettant de générations en générations la légende de l'un des leurs :

La légende du bon frère Athanase .

LA PLUS VIEILLE DES GUI SARDES

Marie Grouette, Marie Grouette! A cet appel l'enfant habitant la ville de Guise reste coi, mange sa bouillie, devient sage comme une image.

Marie Grouette est la plus âgée des Guisardes. Chaque année elle vieillit, sa figure s'écaille, se fripe, se ride. Son regard est toujours aussi perçant, fixe, hors du temps.

Cette effigie grossièrement sculptée en haut de la tour Vatebot, scrute sans cesse les détours de la ville. Ses yeux de pierre grise ne sourcillent ni ne battent des paupières tant est vive son attention dirigée sur la ville ouvrière.

Alors qu'elle avait encore sa maison érigée sur les bords de l'Oise, je dis une maison, c'était plutôt un taudis, Marie Grouette connaissait de vue un jeu-ménage possédant un gentil bébé.

Ce dernier commençait à marcher quand débute cette histoire; La mère jusque là n'avait jamais quitté son enfant. Avec ses premiers pas il fallait double attention.

Un jour, la jeune femme devait se rendre au lavoir. Elle avait grosse lessive à tremper. Elle se prit à songer:

" c'est déjà une charge bien lourde que de porter la manne de linge et les ustensiles. Comment en plus porter l'enfant ? Si je ne lui donne pas la main, il pleurera tout au long de la route, peut-être tombera-t-il sur les cailloux, si je la lui donne il faudra porter d'un seul bras ce qui est déjà embarrassant pour deux. Essayons cependant ."

Elle se décida à partir d'un pas lent et mesuré accompagné du bambin, mais ses forces la trahirent. Le poids du linge, la distance à parcourir étaient au-dessus de ses forces. Elle laissa donc l'enfant à la maison.

Bah! pensa-t-elle, une demi-heure au plus durera mon absence; il n'en mourra pas! Le lavoire est à quatre pas d'ici, ma lessive expédiée en deux temps trois mouvements. Les couteaux sont hors de portée, le feu est éteint, quant au chat il est trop petit pour faire du mal à quiconque. C'est arrangé, je le laisse! Sur un banc, près de la porte, elle assit son bambin, lui recommandant d'être sage, de ne pas bouger

" Maman reviendra sans tarder, lui dit-elle "

Il faisait bon, le soleil dorait la façade de la maisonnette. S'appuyant le dos contre la muraille, le petit bonhomme se mit à balancer gentiment ses jambes pour se distraire.

La mère, en s'éloignant, se retournait tous les vingt pas, lui, souriait. Rassurée de le voir si sage, elle allait: sans trop de soucis vers son travail de ménagère. Bientôt la lessive fut trempée, lavée, rincée, essorée. La femme reprit son fardeau et revint presque en courant. Son instinct maternel lui reprochait la solitude du petit.

En vue de sa maison elle aperçut son enfant qui, tranquillement sur son banc, balançait toujours ses petites jambes. S'approchant, elle le complimenta de sa sagesse. Stupéfaction! le bonhomme sauta à terre, aussi lesté qu'un chat sauvage, se mit à hurler à plein gosier, ses deux poings fermés frappaient le banc de bois.

La mère s'approcha; il voulut l'égratigner, la mordre. Il hurlait de plus en plus fort comme s'il perçait quatre dents à la fois.

La brave femme fut fort surprise de l'agressivité de son rejeton. Rien ne pouvait le calmer. La méchante humeur ne fit qu'augmenter d'heure en heure.

Depuis ce temps, personne dans la maison ne pouvait trouver le sommeil, ni de jour, ni de nuit, tant il faisait grand tapage.

La ménagère affolée d'un tel changement dans le caractère de son petit Bruno, confia son angoisse à une voisine, femme prudente et de haut jugement.

Celle-ci écouta ses plaintes et ses doléances, prit part à son chagrin.

Après mûre réflexion, elle lui déclara les mains croisées sur les genoux et les yeux baissés :

" Vous avez laissé votre enfant seul ?

L'autre, en rougissant, fut obligée d'avouer son imprudence.

- Tout le mal vient de là, reprit la voisine. Le temps que vous tourniez le dos on vous a changé votre enfant contre un autre.

- C'est cependant bien lui, sauf son caractère, répondit la mère.

--Les fées sont habiles, ma chère. L'apparence du corps est la même, soit, je maintiens qu'il y a eu échange. Voici ce que vous allez faire: Cachez-vous, observez-le sans qu'il s'en doute. Tant que vous êtes là il fait l'enfant, mais en votre absence il montrera sa vraie figure. Il appartient au monde retors des méchants qui se cachent sous une apparence naïve. Il connaît bien son métier.

Changez dans votre ménage quelque chose d'habituel; cela l'étonnera, le scandalisera peut-être. Se croyant seul, il ne pourra taire ses réflexions. Dissimulée derrière une porte, vous le surprendrez se parlant à lui-même comme un adulte. Alors, faisant irruption dans la pièce, battez-le sans vous émouvoir: ne prêtez attention ni à ses cris, ni à ses hurlements. Battez-le jusqu'au moment où il demandera grâce, il vous apportera la solution de l'énigme.

La mère retourna en sa maison quelque peu consolée mais fort inquiète de la tournure des événements futurs.

Devant servir la soupe de son soi disant bébé, elle la versa dans une assiette plate, mit à portée de sa main, en guise de cuiller, une grosse louche qui se trouvait dans le chaudron suspendu à l'âtre.

Elle installa son bonhomme devant sa nourriture, puis sortit ayant soin de laisser la porte entrebâillée d'où elle pourrait voir ses réactions et entendre ses réflexions.

Le petit garçon fit mine de humer son potage, fixa d'un oeil réfléchi sa pitance et la louche pantagruélique. Se croyant seul, il frappa des deux poings sur la table et marmonna:

" Je ne suis pas né d'hier, j'ai l'expérience du monde. Par ma barbe, je n'ai jamais mangé dans un si petit plat avec une aussi grande cuillère" La femme était aux écoutes. Elle fit irruption dans la cuisine, se saisit d'une bonne poignée de bois vert et se mit à frapper le derrière de l'enfant. Ce furent des cris d'écorché vif, des sanglots, des supplications et enfin des appels au secours :

- Marie Grouette, Marie Grouette clamait-il, toi ma tendre épouse, vient sans tarder.

Au plus fort de la correction une grande femme portant un marmot sur les bras, apparut dans la porte d'entrée. Elle commença par faire des reproches:

" Méchante femme, dit-elle, c'est ainsi que tu traites mon pauvre mari, tandis que j'ai si grand soin de ton fils ?

La mère, lachant son fouet improvisé, s'élança vers l'enfant, le pressa sur sur coeur, le couvrant de baisers.

Lui, tendait gentiment les bras, souriant à sa maman.

Marie Grouette prenait le large durant ces effusions maternelles. Elle courait... son mari, de ses petites jambes d'enfant tâchait de la rejoindre.

Il ne ménageait pas sa douce moitié, lui reprochant sa manie de voler les marmots. La qualifiant de folle, d'épouse indigne et de fée Carabosse, ils disparurent dans le lointain.

Dégoûtée du mariage, de ses amours frustrées, Marie Grouette quitta son taudis du bord de l'Oise et s'installa sur la tour Vatebot. Son comparse, las d'être fouetté sans doute, disparut à jamais de la ville de Guise.

Depuis lors, l'oeil fixe, la face ridée, Marie, du haut de sa tour épie la femme qui laissera seul son marmot, pour se rendre au lavoir municipal.

Son attente est vaine, le lavoir a disparu lui aussi.

Là-haut, sur son perchoir, elle n'entend plus, apportée par le vent, que la vieille rengaine composée en 1650 et s'élevant vers elle comme un défi :

Quand on est enfant, qu'on est sot

Cette tour demi-ruinée

Présente une pierre gravée

Mais très grossièrement sculptée

Dont on a fait un talisman

Pour épouvanter chaque enfant.

Ce n'est qu'une hideuse tête

Qu'on appelle Marie Grouette

Et bien l'enfant croit tout de bon

Grâce à son éducation

Que si jamais il vient à faire

Soit une école buissonnière

Soit une autre blâmable action

Marie Grouette doit le prendre

Et l'étouffer entre ses bras

Notez bien...qu'elle n'en a pas !

Marie Grouette frissonne de colère mais ne répond pas.

Depuis qu'elle est là-haut, exposée à tous les vents, elle a une extinction de voix.

FRERE ANSELME ET LE PETIT ROI

Il y avait à cette époque un petit roi de France, frêle et de complexion délicate très paresseux d'esprit, aussi peu avancé que possible dans ses études. Ce petit roi, âgé de treize ans et deux mois, succédait à Louis XI son père. Il habitait Amboise.

Il y avait aussi en Thiérache, au début de son règne, plusieurs abbayes de l'Ordre des Prémontrés, dont l'une était située sur le territoire de Bucilly. Ces moines blancs, comme on les appelait, bâtissaient les monastères, desservaient les paroisses, baptisaient, bénissaient les mariages, consolait les mourants, enseignaient à bien vivre, fustigeaient la paresse et encourageaient le travail. Bucilly à cette époque, avait à sa tête un Père Abbé, très saint homme, fort avisé et très lettré: c'était en 1483.

Il se désolait vivement de voir la France dirigée par un enfant gâté, orgueilleux fort paresseux et analphabète.

Donc, ce jour-là, le dauphin Charles, comme les autres jours, se promenait pour tromper son ennui, dans les environs du château d'Amboise.

Au cours de sa promenade, il vit, assis sur une pierre, au bord du chemin, un frère de l'Ordre de saint Norbert.

Le frère, très occupé, ne vit pas arriver sa majesté. Courbé, fort attentif, il interrogeait l'un après l'autre, deux livres ouverts sur ses genoux.

Le petit roi s'arrêta devant le moine, le regarda avec étonnement, non que ce fut chose extraordinaire pour lui que la vue de quelqu'un se livrant à la lecture, car à la Cour, tout le monde, excepté lui, savait lire.

La cause de sa surprise était l'immobilité de cet inconnu en sa présence.

Habitué à voir chacun faire grande révérence sur son passage, il était vexé de l'attitude figée du lecteur.

- Tu ne vois donc pas que je suis là, dit-il au religieux, lui effleurant l'épaule d'une baguette qu'il tenait en main ?
Le frère leva les yeux. Apercevant une plume à la coiffure de l'adolescent, il porta distraitemment la main à son capuchon de laine.

Après ce demi-salut, il se remit à déchiffrer ses deux manuscrits avec la même attention que s'il se trouvait seul sur la route.

Blessé de l'outrecuidance du bonhomme, le petit roi éleva la voix.

- Sais-tu, mon frère, qu'on me salue bien plus respectueusement que cela quand on me connaît ?

- C'est possible, répliqua l'autre, appuyant les deux mains sur ses deux livres comme s'il eut craint de les voir s'envoler.
Toujours assis il ajouta :

- Que vous soyez connu des personnes habitant ce pays, je n'y vois rien d'étrange. Quant à moi je ne pourrai savoir qui vous êtes que lorsque vous m'aurez décliné votre identité. J'appartiens à une communauté qui se trouve aux confins du royaume : en Thiérache. C'est bien malgré moi que je l'ai quittée pour courir les grandes routes et aboutir en ces lieux qui me sont inconnus.

Le petit roi, malgré beaucoup d'orgueil, avait assez d'intelligence pour apprécier la valeur d'une excuse. Il changea de ton et reprit :

- Ainsi, demeurant à une telle distance, c'est par ici que tu viens consulter tes livres !

- J'achève mon trop long voyage, mais au moment d'aborder le roi dans son château où je viens apporter le message d'un défunt, je me vois en danger de commettre une grande erreur. En lisant ceux-ci je m'assure que ma mission sera bien remplie.

- Qu'est-ce qui vous empêche d'avoir cette certitude ?

- Ce n'est qu'en déchiffrant ces lignes manuscrites que je puis l'obtenir. Par malheur, je ne sais pas lire.

Le frère semblait humilié de cet aveu :

- Je risquez fort de me tromper quand je serai introduit devant monseigneur le roi. L'un de ces ouvrages lui est destiné, mais lequel ?

Le petit roi s'était piqué au jeu, il voulut prolonger l'entretien et dit au moine :

- Il y a assez longtemps que tu es assis ; lève-toi pour me ceder la place et raconte-moi ta peine. Je prévois qu'il me sera peut-être possible de te tirer d'embarras.

Le frère, debout devant son interlocuteur et tenant toujours ses deux livres pressés contre sa poitrine, raconta son odyssée :

Il était parti de son abbaye de Bucilly en Thiérache, accompagnant un autre moine chargé par l'abbé de transmettre un message au roi, en l'occurrence un de ces recueils.

Le second manuscrit était destiné à Jean de Vaquerie, premier président du Parlement de Paris. Or, le père qui l'accompagnait fut pris de malaise en chemin et mourut. Avant de rendre son âme à Dieu, il eut toutefois le temps de confier à son compagnon de route la mission dont il était chargé. Le contenu de ces manuscrits était... très personnels. Il fallait se garder d'intervertir les dons. D'où l'embarras du frère.

En apparence les deux volumes étaient de présentation identique, même couverture de parchemin blanc, même format ; ils ne différaient que par leur contenu. Le point important était de ne pas se tromper quant à la destination de chacun des ouvrages

- Ainsi, reprit le petit roi, le défunt n'a pas pensé à t'indiquer un moyen pour reconnaître lequel des deux doit être remis à sa majesté ?

- Tout ce qu'il a pu me dire avant d'expirer, répliqua le frère, c'est que celui destiné au château commence par ce texte "Sous la sainte gerde de Dieu"...

- Quand vous vous êtes arrêté devant moi, je me tirais les yeux du corps et l'esprit de la tête pour déchiffrer l'impossible. Je m'efforçais, comparant l'écriture de deviner lequel commence par cette phrase....

Il s'arrêta un moment, puis tout à coup reprit comme soudainement inspiré :

- Vous m'avez promis de m'aider. Cela vous serait bien facile, car je ne vous fais pas l'injure de vous supposer aussi ignorant que moi. Ouvrant les volumes, il les plaça sous les yeux du petit roi. Celui-ci sentit la rougeur lui monter au front. Il se pencha vers les pages manuscrites, laissa un temps s'écouler, faisant croire qu'il lisait ; alors qu'il ne faisait que cacher sa honte et sauver sa dignité.

Paresseux, mais pas sot, il trouva bientôt l'astuce pour sortir de ce guêpier.

Refermant les livres, dont l'écriture l'irritait, il dit au frère :

- Je n'ai pas à te dire ce que j'ai vu sur ces pages. Mais il ne convient pas de présenter au roi un message sans être capable soi-même de savoir s'il est empreint de respect ou d'offense. Ce serait risquer d'être fustigé et qui sait peut-être arrêté. Un conseil avant de monter au château : apprends donc à lire.

- Je ne demanderais pas mieux d'apprendre, répondit le frère, grandement contristé par la réponse de son inconnu ; mais je suis très vieux. Je dois avoir la tête bien dure. Il se passera beaucoup de temps avant que je puisse rassembler voyelles et consonnes. D'ailleurs ma bourse n'est pas tellement garnie et bien que je vive de peu, quand j'aurai acheté ma pitance il ne me restera jamais assez pour payer les leçons que me donnera un maître de lecture .

Le petit roi avait eu le temps de murir son projet.

- Il est auprès de l'église un savant homme, maître Jean Gautier. Dis-lui que tu viens de la part du petit Charles. Il t'hébergera et t'enseignera . Un avis lui sera donné avant ce soir prouvant la vérité de tes dires. J'interviendrai pour le paiement de ta pension sois sans crainte. Toutefois, comme je veux m'assurer que ma protection est bien placée, tu viendras chaque jour répéter la leçon de la veille. Je te ferai savoir où tu dois t'adresser pour me trouver. Cela fut dit sur un ton d'autorité qui ne permit pas au frère d'élever un doute sur la confiance qu'il devait à son jeune protecteur.

Avant de se quitter, le frère demanda s'il pouvait montrer ses livres à Maître Gautier ?

- Garde t'en bien, répondit le petit roi. Tu ne les montreras qu'à moi seul quand nous pourrons les lire ensemble .

Deux jours plus tard, comme convenu, le vieil élève de Jean Gautier rencontra dans un pavillon retiré dans le fond du parc, le petit roi.

Le vieillard écolier s'était présenté muni d'une planchette sur laquelle étaient tracés à l'encre les vingt six lettres de l'alphabet et les dix signes numériques que l'on nomme chiffres arabes.

Il n'avait pu apprendre à reconnaître que les quatre premières lettres. Son soi-

- disant examinateur à chaque lettre nommée le reprenait sévèrement.

- Es-tu bien sûr de ne pas te tromper ?

- Tout à fait sûr, répondait l'autre.

- N'importe, recommence.

Et il faisait répéter la leçon jusqu'à ce que lui-même l'eut apprise.

Telle fut la première leçon, telles furent les autres.

Au bout de six semaines, le petit roi félicitait le frère lui disant :

- Je suis content de nos progrès .

Grâce à l'élève qui ne s'en doutait guère, l'examineur avait appris l'alphabet. Le mois suivant, continuant la même méthode, l'un et l'autre épelaient sans hésitation.

A la fin du troisième mois d'enseignement tous deux savaient lire couramment. Le jour où le petit roi jugea que l'écolier et lui-même en avaient assez appris il lui dit :

- Te voilà suffisamment savant pour te charger de la mission qui t'était confiée. Demain tu pourras solliciter une audience royale et porter à sa majesté le livre qui lui est destiné. Quant à l'autre tu me le confieras pour que je puisse le lire. J'espère avoir la préséance sur le Président du Parlement de Paris.

- Vraiment oui, rétorqua le vieil écolier, car sans vous je serais resté un ignorant .

Le lendemain fut introduit dans la chambre royale le frère, messenger de l'Abbé de Bucilly.

Reconnaissant dans le roi son examinateur journalier, le bon frère tomba à genoux plus par saisissement que par respect. Le livre glissa de ses mains tremblantes. Le petit roi s'empressa de ramasser le manuscrit et pendant que le moine restait bouche bée, sous le coup de la stupéfaction, sa majesté Charles VIII ouvrit le livre, tourna les feuillets et lut à haute voix ça et là un passage.

Émerveillés de le voir si savant les courtisans laissaient éclater leur admiration. C'était à leurs yeux un vrai miracle, le roi de France savait lire !

La chronique ne nous a pas rapporté quels étaient les titres des deux volumes. On sait seulement que celui qui n'était pas destiné au roi comportait une estampe montrant un âne couvert d'un riche manteau, le dos chargé d'un monceau d'or, que la Fortune portait bras tendus. Une légende l'accompagnait disant :

" Plus haut la Fortune élève un âne, plus tôt elle le laisse tomber."

Le petit roi parcourant ce texte comprit de qui il s'agissait dans cette figure, mais à ses yeux elle n'avait plus raison d'être, puisque l'âne en question savait lire et avait pris goût à l'étude.

Il comprenait que la Providence, par l'entremise du vieux moine de Bucilly, avait secoué sa paresse et rabaissé son orgueil.

Heureux du savoir acquis, il remit au religieux une somme importante en gage d'amitié, et promit d'aller le saluer un jour, lui et ses frères, s'il passait en Thiérache.

Le moine prit congé de son protecteur et par petites étapes regagna son abbaye située aux frontières du royaume.

Telle est l'histoire de frère Anselme par qui la France hérita d'un petit roi qui savait lire.

Charles VIII ne vint jamais à Bucilly. Ses expéditions guerrières l'entraînant vers l'Italie. Il mourut d'ailleurs fort jeune en 1498, ayant heurté du front le linteau d'une porte basse de son château d'Amboise.

Un successeur sur le trône, voulut-il en souvenir de Charles et de frère Anselme reprendre à son compte la promesse d'un roi de France ?

Louis XIV se rendant à Gand à l'époque des guerres de Flandre s'arrêta à Bucilly fit une visite d'amitié aux religieux. Tableau original que l'irruption imprévue de cette royale escorte, roi, ducs, guerriers reçus par l'humble communauté

Les moines pour conserver le souvenir de cette royale visite en firent graver la date sur un marbre où figurait l'image d'un soleil avec cette inscription:

Gaudarum Currrens Sol Viator Hic Stetit

Courant d'éclats en éclats le soleil et pèlerin ici s'arrêta.

LA FEE DE ROCHE PARADIS

Un très ancien quartier d'Hirson est dénommé Le Rouet.

Il est enregistré sur le plan cadastral en Haut Rouet et Bas-Rouet.

A cette époque lointaine vivait à Irechon, une petite fille fort mignonne, pauvre, mais pure, dénommée Eve.

Agée de dix ans, elle s'était rendue seule dans la forêt proche de sa maison pour y cueillir des fraises.

Pendant sa cueillette elle entendit un bruit de feuilles. Se retournant elle vit une dame aux cheveux blonds, aux vêtements noirs brodés de fleurs d'or.

- Dieu te bénisse, mon enfant, dit l'inconnue, ne crains rien, je ne te veux aucun mal.

Eve lui répondit

- Dieu te rende ton salut, belle dame, je n'ai pas peur.

- Connais-tu bien les sentences de ton livre saint ?

- Oui, madame. En plus je sais les psaumes qui sont de bien belles prières.

- Vas-tu régulièrement à la chapelle Notre Dame tous les dimanches ?

- J'y vais, et parfois à saint Venant. Je m'agenouille sur une petite chaise près du choeur.

- Obéis-tu bien à ta mère ?

- Dieu ne l'a-t-il pas commandé ? Vous pouvez le lui demander, peut-être la connaissez-vous ?

- Oui, je la connais. Viens avec moi.

Derrière une touffe de ronces s'ouvrait un chemin profondément caché qui conduisait vers un rocher.

La dame tenait Eve par la main ,sans cela elle n'aurait jamais trouvé sa route ! Enfin on arriva.Une porte d'argent s'ouvrit et elles entrèrent toutes deux dans une grotte toute illuminée.

- Ah!Seigneur Jésus,où m'avez-vous conduite madame ? Suis-je en paradis?

- Appelle-moi marraine,veux-tu.Tu n'es pas au paradis,mais à La Roche Paradis.C'est ici ma demeure.Sois la bienvenue.Assieds-toi.Mange de ce miel,goûte à mes gâteaux.Veux-tu cette tasse de lait.Préfères-tu le vin qui brille dans ce cristal ?

- Marraine,je préfère le lait.

Quand elle eut bu et mangé,la dame engagea de nouveau la conversation:

- Eve,puisque tu obéis bien à ta mère,que tu aimes bien ton prochain et sers bien le Bon Dieu,je vais t'offrir un cadeau .Regarde et dis-moi ce que tu désires.Ce beau coffret rempli de riches étoffes,ou ce rouet ?

- Les étoffes vont s'user,se déchirer avec le temps,ma marraine, je serais très contente si vous me faisiez don du rouet.

- Tu seras forcée de filer.Prends plutôt le coffre.Regarde tout ce qu'il contient:un beau bonnet de soie brodé de tulipes d'or,une robe neuve , un ruban pour les cheveux.

- Tout cela est trop beau pour moi,marraine.Je préfère le rouet.

- Soit.Je te l'enverrai.Si tu le tiens en grand honneur ,ni la toile,ni la laine ne te manqueront,car je sais qu'il y a en lui une vertu cachée. Prends aussi cette bouture d'alcée que l'on appelle aussi rose trémière.Plante là devant ta maison ainsi tu garderas le souvenir de ta marraine de la Roche Paradis et elle t'apportera bonheur et joie.Ah!si tu ne m'avais pas été si chère,je t'aurais donné de l'or et de l'argent.Mais non,je veux ton bonheur.

Elle embrassa sa filleule,la reconduisit dans la forêt.

- Que Dieu veille sur toi.Salue ta mère de ma part.Au revoir ma petite Eve .

Et elle disparut .

Eve planta sa bouture de roses Trémières devant la facade de sa maison,avec l'approbation de sa maman à qui elle avait conté sa rencontre de la Roche Paradis. Celle-ci ne s'émut nullement de l'entretien de sa fille avec cette dame inconnue. Habituee à rôder dans les bois à la recherche de plantes médicinales et de fruits pour cette âme simple tout était naturel.Le mystère ne la troublait nullement. Sa fille était protégée par une sorte de fée des bois qui s'était fait appeler marraine,quoi de plus naturel.Il fallait bien que les pauvres aient aussi leur protecteur.

Quelques jours après,cette rencontre,les cloches de Notre-Dame et de saint Venant carillonnèrent Pâques.

Eve s'était confessée,approchée de la Sainte Table pour fêter la Résurrection du Seigneur.

En rentrant chez elle,que voit-elle dans sa chambre ?

Le rouet de sa marraine de la Roche Paradis.

Sur la quenouille le lin était attaché avec de jolis rubans de soie rose,à côté: un petit vase d'argent pour se mouiller les doigts.La fée avait déjà commencé à filer.

Avec quels yeux émerveillés Eve a regardé ce beau cadeau.Elle a caressé le rouet, elle a sauté de contentement.

- Ah!chère marraine répétait-elle.Si ce n'était le jour de Pâques , je commencerais à filer!

Elle eut la sagesse d'attendre le lendemain pour s'y tenir.

Le rouet était une merveille,doux,facile à conduire.Eve était plus souvent à son instrument de travail que dans la prairie à jouer avec les enfants de son âge.

Bientôt,elle fila si bien,qu'elle put porter à la blanchisseuse,puis chez le teinturier,le plus solide,le plus lisse des fils fabriqués dans le bourg d'Irechon.

Les années passèrent.

La bouture de rose,plantée devant la maison grandissait et ornait maintenant toute la facade.Elle s'épanouissait en magnifiques bouquets quand arrivait l'été. Toutes les fleurs ont une signification emblématique.Un langage dépendant de l'espèce et de la couleur.L'alcée de couleur rose signifie " Amour simple ",celle qui la possède est aimée secrètement .

Non loin de la maison à la rose trémière vivait la famille Martel. Herbagers à leur aise, dont le fils s'appelait François.

Les parents Martel avaient formé en secret un projet de mariage entre François et la fille d'un riche fermier installé au Grand Taillis.

Les Alavoine possédaient grasses terres et gros cheptel, et Martine, leur fille unique, n'était ni laide, ni sotte. Belle alliance en perspective.

Mais tels n'étaient pas les projets de François. Il aimait secrètement la fille au rouet et à la rose trémière.

Était-ce sa beauté simple, son esprit d'initiative et de travail ? Était-ce le pouvoir mystérieux des roses ? Aux yeux de François seule Eve comptait, était l'objet de son amour.

Madame Martel s'effrayait à l'idée de cette idylle. Ses beaux projets tombaient à l'eau. Elle raisonnait son gars, lui parlait de la fille unique des Alavoine, de leurs paturages, de leurs biens. François souriait.

Devant son mutisme sa mère essaya les menaces : "T'enticher de la fille d'une vieille sorcière, courant les bois, tu t'es laissé ensorceler, nous nous serons fatigués toute la vie, ton père et moi, pour cette fille à la rose. On te deshéritera, ne compte pas sur notre bénédiction..."

Remontrances, menaces n'y firent rien.

Ce fut un mariage tout simple que celui de François et Eve.

Peu d'invités, peu d'apprêts ; mais ciel que la mariée était belle et le marié heureux !

La fée de Roche Paradis était, dit-on, de la noce. Elle voulut, en cette heureuse circonstance, renouveler son amitié à sa filleule. En guise de cadeau, elle lui fit parvenir une quenouille garnie de la plus somptueuse laine à travailler. Une quenouille de laine, direz-vous ? Rien que cela ? Oui, mais celle-ci n'était pas ordinaire.

Quand Eve la prenait en main pour filer, elle se mettait à chanter :

" Remplissez avec courage votre tâche

Travaillez sans relâche

Et, je vous le promets,

Quand la quenouille sera vidée

Vous verrez votre marraine la fée."

D'abord Eve fut intriguée, elle douta même de ce qu'elle avait entendu.

Pressée de revoir sa marraine, elle fila toute la journée sans discontinuer.

La quenouille ne diminua pas de grosseur.

Le lendemain, au petit jour, elle reprit son ouvrage. La quenouille se remit à chanter.

" Quand tout le fil de la laine aura passé par tes doigts, je le jure, ma filleule, tu me reverras".

Alors, ce sera bientôt se disait Eve. Quelques heures suffiront à en voir la fin.

Elle se trompait. Elle eut beau lutter d'agilité, faire marcher la pédale du rouet de plus en plus vite, la quenouille répétait sa chanson, l'étaupe de laine ne diminuait nullement et le fil s'enroulait sur sa fusée.

Les mois, les années passèrent. Le fil de laine continuait à s'enrouler sur la bobine sans laisser voir son dernier bout.

Grâce à ce miraculeux cadeau de noce, grâce à l'activité et à l'amour des deux époux, une belle aisance s'était installée au foyer des Martel.

Les enfants d'Eve et François prenaient leurs ébats devant la maison aux roses trémières, puis ce fut le tour des petits-enfants.

Après bien des années, vieille, tremblante, forcée d'avoir recours aux lunettes pour diriger son travail, Eve n'en continuait pas moins de filer, tenant en mains sa quenouille inépuisable.

Inépuisable quenouille, ai-je dit ? J'ai tort....

Le jour vint où la fileuse s'installa pour la dernière fois au chevet du rouet. Elle actionna la pédale, la laine défila, et la quenouille se trouva vide. Eve ferma les yeux, sa tâche humaine était terminée.

Elle quitta son rouet, sa maison aux roses trémières, son François et ses enfants, pour rejoindre sans doute sa marraine, la fée de Roche Paradis qui l'attendait pour l'introduire au Ciel.

Et depuis cette lointaine époque, le quartier d'Irechon qui vécut cette légende d'amour et de travail s'appelle

" Le Rouet "

LA FOSSE

Sur le territoire de Martigny se trouve un lieu dit dénommé La Fosse.

Là, vivait autrefois, un couple des plus mal assortis.

La femme était acariâtre, revêche et contredisante.

Tout ce qui pouvait déplaire à son époux elle le faisait. Lui demandait-il de se lever plus tôt car l'ouvrage pressait, elle restait trois jours de suite au lit.

S'il la priait de cuire des crêpes, elle lui criait:

" Drôle, tu ne mérites pas d'en manger."

Alors il rétorquait :

N'en fais pas, puisque je n'en mérite pas.

Aussitôt, elle sautait sur ses grandes terrines, mélangeait lait et farine et travaillait deux seaux entiers de pâte. Le mari se gavait de crêpes toute la semaine.

" Mange, disait-elle, tu mangeras jusqu'à la dernière.

La dernière était raide, verte de moisissures et peu appétissante. Elle lui restait sur l'estomac ...et sur le coeur !

Ainsi marchait le ménage, cahin caha. Plus de disputes que de bonne entente, plus de coups que de caresses.

Un jour, fatigué des reproches et récriminations de sa moitié, le paysan s'en alla seul dans le bois attenant à la propriété. Il était à la recherche de fraises et surtout de calme, quand il aperçut un cassissier. Il s'en approcha. Les branches et les feuilles de l'arbuste recouvraient une fosse sans fond. Il se pencha sur le trou béant et réfléchit.

Voilà une fosse qui se trouve là bien à propos, se dit-il.

Je passe ma vie entière à supporter une mégère. Je ne puis arriver à la rendre meilleure. Quelques jours passés au fond de ce gouffre lui feront peut-être grand bien.

Le noir, le silence et la peur peuvent lui être salutaires qui sait!
Il retourna à sa maison. Connaissant l'esprit de contradiction qui animait son épouse il lui dit :

- Ne vas pas, ma femme, cueillir des fraises dans le bois, car elles sont sûres.

- Comment je n'irai pas ? Je pars tout de suite!

- J'ai trouvé un pied de cassissier, ne prends pas les fruits ils leur manqueront quelques jours pour être mûrs.

- Je ramasserai tout, n'en laisserai pas un grain pour toi.

Et sans plus attendre, elle s'empara d'un panier en fil de fer tressé et se dirigea vers l'orée du bosquet.

Une fraise par ici, une fraise par là, elle se baissait pour la cueillette. Les deux mains dans les poches, son mari la guidait innocemment vers le groseillier.

Quand elle aperçut l'arbuste elle cria :

" N'approche pas, voleur, ou je te rosserai.

Elle s'avança, courut... patatras, là voilà tombée dans l'abîme sans fond! Notre homme jeta un coup d'oeil dans la profondeur de la terre, entendit les cris et les hurlements de son épouse, puis la laissant à son triste sort, il reprit la direction de sa maisonnette.

Durant trois jours le paysan se crut au paradis.

Il se paya du bon temps dans la paix et la tranquillité. S'il n'avait écouté que son sentiment il aurait laissé à jamais la mégère dans son trou.

Mais la voix de sa conscience fut la plus forte, elle lui fit reprendre le chemin du bois. Il ne voulait pas subir le reproche éternel de la mort de sa femme.

Dans la soirée de ce troisième jour, il se munit d'une longue corde et se mit en route pour délivrer la séquestrée.

Pour se donner du courage, il se disait :

" Cette retraite forcée l'aura peut-être transformée en ange de douceur ? "

Arrivé à l'entrée du gouffre, il déroula son cable.

De ses deux mains en porte-voix il appela la Justine, puis tira.

Il sentit une certaine résistance, un poids pesait sur le filin. Il tira, tira...

À la gueule de la fosse que voit-il apparaître ? Non le chignon de Justine mais la houppe rousse d'un diabolin.

Prêt à tout lâcher pour que le petit diable redégringole vers les entrailles de la terre, il entendit ses supplications :

- Brave homme, tiens bien ta corde, je t'en supplie, ne me rejette pas dans le trou. La vie en bas est infernale. Nous avons reçu la visite d'une méchante femme. Elle nous en fait voir de toutes les couleurs. Elle mord, elle pince, elle crie. Le grand diable lui-même n'en vient pas à bout..

À ma connaissance aucun démon n'est aussi méchant que cette commère, grâce à ta corde j'ai pu m'échapper de ses griffes. Je suis dégoûté de la vie d'en-bas tire-moi de là, je te paierai largement en retour.

Quoique méfiant comme il se doit des promesses d'un diable, le paysan n'écoula que son cœur et le tira hors du trou.

Celui-ci paraissait fort heureux de se trouver à l'air libre :

- Je te dois une fière chandelle soufrée, camarade, dit-il, au paysan. En remerciement de la confiance que tu m'as accordée, je vais te rendre riche.

Le fermier n'en croyait pas ses oreilles. L'autre reprit :

- Je vais te donner un faux-don (Bien sûr tous les dons des diables sont faux) qu'importe, l'argent qu'il te rapportera sera vrai, et n'est-ce pas le principal?

Si tu acceptes, nous irons de compagnie de village en village, de ville en ville. Je m'introduirai dans les maisons cossues, les châteaux. J'ai un pouvoir: celui de rendre les gens malades. Toi, tu prétendras posséder celui de guérir. On sollicitera tes soins. Au bout de quelques jours de ton soi disant traitement, je me retirerai. Les personnes tourmentées par l'esprit du mal guériront. On criera au miracle. On pensera " ce sont ses remèdes qui ont obtenu ce succès. Tu seras considéré, recherché, tu gagneras beaucoup d'argent. Si cela te convient, tope la et partons " Il présenta sa patte crochue.

Ils prirent la route d'Hirson pour se diriger vers La Capelle. Arrivés dans cette ville, leur manège commença.

Le diabolotin, la nuit tombée, s'introduisait dans la demeure d'un bourgeois, ou d'un commerçant cossu. Il se mettait à tourmenter les femmes, les filles; elles faisaient un cauchemard affreux, puis ressentaient une extrême lassitude. Le matin, en s'éveillant elles étaient folles. Il fallait les ceinturer les attacher. La crise passée, elles restaient prostrées et hors d'elles-mêmes.

Les médecins étaient impuissants devant ce mal, ne pouvant prescrire que des calmants. Mais la crise de démence reprenait de plus belle.

Le premier cas qu'il eut à traiter fut pour le paysan le plus difficile aussi, il lui fallut beaucoup d'astuces pour parvenir auprès du malade. Mais le diabolotin l'aida. Une fois dans la place c'était un jeu d'enfant; il fit mine d'être un homme de l'art, mima quelques incantations, tira d'une fiole quelques gouttes d'eau, les déposa sur les lèvres de la malade.

A peine le traitement pratiqué, l'esprit démoniaque déguerpit de sa victime, la patiente retrouva son équilibre mental et physique; le tour était joué. Le chagrin se changeait en joie pour toute la maison.

Le paysan, après quelques pratiques aussi merveilleusement guéries, était au comble du bonheur. Sa bourse se garnissait, on le gavait de bonnes nourritures patés et friandises. Sa renommée grandissait et s'étendait de plus en plus loin.

Les deux compères opérèrent ainsi de compagnie durant deux bonnes années. Ils firent la ronde de toutes les villes et villages de Thiérache avec grand honneur et grands profits.

Mais, tout à une fin en ce monde. Un jour, le diabolotin déclara au paysan qu'il en avait assez de courir la campagne, qu'il était le dindon de la farce. Fournissant le plus gros travail, il n'avait jamais un bon repas à déguster, ni un liard à glisser dans son gousset.

La ville d'Aubenton lui plaisait, il décida de s'y installer et de n'en plus bouger.

- Je vais de ce pas, dit-il, envoûter la fille du notaire du lieu, et je ne suis pas près de la lâcher. Si tu entres dans cette maison je saute sur toi et te rends aliéné d'esprit à jamais.

Quelques heures après, la fille de maître Thiébaux ressentit les premiers symptômes du mal: prostration, folie furieuse, abattement général.

Le paysan avait regagné sa maison délaissée depuis deux ans.

Les domestiques de maître Thiébaux partis à sa recherche le trouvèrent enfin. Ils le prièrent de se rendre auprès de la malade. Il refusa. Prières, objurgations, promesse de grosses récompenses, rien n'y fit. Il fallut l'empoigner de force, le porter dans le carosse qui attendait à la porte pour le conduire vers la démente.

Durant le trajet, le paysan rumina son plan. Il fallait qu'il ruse pour obtenir la guérison. Arrivé chez maître Thiébaux il convoqua cochers, palefreniers et servantes, leur intima l'ordre de courir de par la rue, devant la maison, faisant claquer les fouets et criant à tue tête:

" La méchante femme est revenue, la méchante femme est revenue..."

Cette mise en scène au point, il monta dans la chambre de la folle. Le diabolotin l'apercevant se mit en fureur et s'élançant sur lui cria:

" Comment drôle, te voilà? Attends, je vais m'en prendre à toi !"

- Comment drôle ? s'écria le paysan. C'est comme cela que tu me remercies. Je suis monté exprès ici pour t'annoncer une bien mauvaise nouvelle : La méchante femme est remontée de la fosse, elle rôde dans Aubenton. Le diable sauta à la fenêtre, s'essuya les yeux, tendit l'oreille. Dans la rue les fouets claquaient, et l'on criait à pleine voix :

" La méchante femme est revenue, la méchante femme est revenue..."

Pris d'un tremblement nerveux, le diabolotin revint vers le soi disant guérisseur:

- Mon bon ami, où me cacher, je ne veux plus voir cette furie. Conseillez-moi.

- Retourne dans ta fosse, elle n'y descendra plus, répondit le paysan.

Sans demander son reste, le diable prit ses jambes à son cou, dégringola les escaliers et de toute la vitesse dont il était capable, courut vers Martigny pour plonger dans sa fosse.

On n'entendit plus parler de lui en Thiérache.

La jeune fille fut délivrée de son mal. Maître Thiébaut récompensa largement l'astucieux paysan.

Quant à la méchante femme, je crois savoir, qu'elle est toujours dans le trou et les diables, en sa compagnie, ne sont pas tous les jours à la fête.

LA TRUELLE D'OR

Au début du seizième siècle, le comté de Guise est nanti de deux seigneurs. Situation paradoxale, mauvais coup du sort, comme si un seul ne suffisait pas à prélever la dîme, exiger impôts et redevances du pauvre peuple.

L'un et l'autre nomment baillis des bois, fermiers et gardes et s'arrachent les revenus des terres.

Le malheureux thiérachien ne sait à quel parti se vouer, à quel seigneur obéir; amendes sur amendes lui pleuvent sur le dos.

Comment expliquer pareille situation ?

Le roi de France Charles VIII a restitué à la famille d'Armagnac les terres du comté de Guise enlevées par Louis XI.

Charles de Rohan s'était marié avec la dernière descendante de cette famille Charlotte d'Armagnac.

A la mort de sa femme, Charles de Rohan n'était plus que l'usufruitier du comté, mais prétendit rester comte de Guise à part entière et le fit savoir. D'autre part, René II duc de Lorraine, à la mort de Charlotte d'Armagnac fait lui aussi valoir ses droits à l'héritage et obtient des lettres l'autorisant à prendre possession du comté.

René II désigne son second fils, Claude pour prendre en fief du roi de France ces terres situées à l'extrémité du royaume français.

Ainsi, Guise et Le Nouvion sont disputés par deux féodaux, au grand désagrément de toute une population qui n'en peut mais...

Tenace, têtu, favorisé par le sort, protégé par le roi, le Lorrain l'emportera. En voici le pourquoi et le comment.

Charles de Rohan, veuf de Charlotte d'Armagnac est sur place, il occupe le château et marque des points; il a les coudées franches pour s'accaparer des tailles, gabelles et dîmes.

Claude de Lorraine, jeune, hardi et entreprenant, décide de se rendre en son comté, et de mettre personnellement bon ordre à cet état de choses. Il dit au revoir à sa Lorraine natale, embrasse sa mère Philippe de Guelâres ses frères, ses soeurs, enfourche son destrier et comme Jeanne de Domrémy, met le cap pour la terre de France.

Par monts et vallées, bois et routes, le cheval portait le fier adolescent. Après des jours et des jours de marche, il déboucha un soir dans une petite clairière où musait un cours d'eau transparent. Ce lieu dit de la forêt d'Hirson s'appelait :

" La Fontaine à l'Argent".

Claude s'arrêta sous les hautes futaies.

A peu de distance, sous de grands sapins, quatre ravissantes créatures piqueniquaient. Sur leurs épaules flottait gracieusement leur chevelure. Assises à même le sol elles bavardaient, riaient à l'entour d'une nappe étalée sur l'herbe. Sur celle-ci les reliefs d'un repas.

Soudain, l'une des jeunes filles aperçut le beau cavalier, et aussitôt toutes quatre disparurent dans le sous-bois, laissant à même le sol, nappe et restes du repas.

Claude s'avança, descendit de sa monture et s'allongea sur l'herbe, dans l'espoir de voir réapparaître l'une ou l'autre de ces nymphes à laquelle il présenterait ses excuses pour son intrusion inattendue, et ses hommages admiratifs.

Aucune des quatre grâces ne réapparut.

Tenaillé par la faim, il se permit de goûter aux victuailles restées sur la nappe et les trouva fort à son goût.

L'appétit venant en mangeant, il fit honneur à cette table providentielle.

La nuit tombait. Ne voyant aucune jeune fille revenir, il replia la nappe et se mit en quête de leur demeure.

A quelques centaines de mètres, il distingua, à travers la cime des arbres, des tourelles en poivrière, des toits d'ardoise reluisant au soleil couchant il se dirigea de ce côté.

Une maison fortifiée en brique rouge orange, la base en granit apparut à ses yeux. Cette Maison Forte, dénommée "Le château des quatre fils Aymon" était un refuge construit par les moines de l'abbaye de Saint Michel - Sous - Gland.

Tout était calme, pas âme qui vive pour répondre aux appels du chevalier errant.

Dans un réduit ouvert, il trouva foin et paille. Il décida d'y passer la nuit.

A son réveil, l'aube pointait, les oiseaux saluaient de leurs chants l'astre du jour naissant, les écureuils de leurs sauts agiles agitaient les branches des sapins, les lapins sautillaient et couraient dans la clairière, la vie reprenait son cours.

La nappe repliée était sur la paille, Claude posa les yeux sur elle, avança le bras, la déplia à même le sol.

Miracle ! Celle-ci se couvrit bientôt des mets les plus variés, de quoi satisfaire son appétit matinal.

Interloqué, il regardait le petit déjeuner servi par d'invisibles mains. Le pain croustillant fleurait bon le froment, le paté dégageait un délicieux et discret arôme, le beurre en grosse motte aiguisait l'appétit. Sans se faire prier, le jeune comte tartina, et dévora à belles dents.

Le déjeuner terminé, il siffla son cheval, replia la nappe magique avec beaucoup de respect, l'enfila dans la sacoche de sa selle et quitta ces lieux ^{h/}enchanteurs... assuré qu'il ne reverrait plus les quatre merveilleuses apparitions de la veille.

Descendant le cours de la rivière, il passa par Blangy, longea l'Oise par le hameau d'Hirchon.

Vers midi, il rencontra un vieillard lui demandant l'aumône de quelques provisions de bouche. Grande disette régnait sur les terres de Thiérache ; l'hiver long et rigoureux avait rendu les denrées fort rares et coûteuses. Le comte lui répondit

- " Vous ne pouvez mieux tomber, asseyons-nous sous cet arbre ".

La nappe fut tirée de la sacoche, dépliée, étendue, aussitôt un splendide repas fut servi.

- C'est une belle invention, s'écria le vieillard, après s'être

repu.

Fais-moi cadeau de cette étoffe, en échange j'ai mieux à t'offrir, pour un homme de ta condition.

Il retira de sa besace un instrument de musique inconnu de Claude.

- Cela s'appelle un fifre, dit le vagabond. Sitôt quelques notes égrenées, une armée aussi vaillante que nombreuse se met à la disposition de son possesseur.

Ambitieux par nature, le comte réfléchit : Quelle aubaine d'avoir sous ses ordres toute une armée peu coûteuse et toujours disponible !

Tope-la ! dit-il au vieillard et il fit l'échange.

Après s'être salués réciproquement, chacun reprit sa route.

Chevauchant sa monture, Claude pensait à cette armée qu'était la sienne maintenant. Il en tirerait un bon parti.

Le fifre avait pris la place de la nappe dans les profondeurs de la sacoche de sa selle.

Vers le soir, l'appétit s'éguisa, puis se fit pressant. Il commença à regretter sa toile magique.

Une mauvaise idée lui vint, mais il la repoussa, elle revint à l'assaut, le tourmenta, il y succomba.

Prenant son fifre, quelques notes criardes se répandirent dans la plaine.

Aussitôt toute une troupe l'entoura, chevaux de hennir, sabres d'étinceler au flanc des cavaliers. Leur chef s'approcha poliment, chapeau bas et avec de grandes révérences, se mit aux ordres de sa seigneurie.

- A trois lieues d'ici, vous trouverez, dit Claude, un vieillard possédant une toile blanche dans sa besace. Saisissez-le, sans le brutaliser et rapportez-moi l'étoffe.

La troupe partit au grand galop, une heure plus tard, elle était de retour, rapportant l'objet en trophée.

Mission terminée, les soldats disparurent pour regagner leur invisible casernement. De bon appétit le comte mangea la cuisine des nymphes, puis s'endormit sans remords sous la voûte étoilée de la Thiérache.

Le lendemain, le soleil était à son zénith, quand il distingua dans le lointain la ville de Guise.

De nouveau, sur sa route un vieillard lui demanda l'aumône de quelques provisions. Comme son compagnon de la veille, il fut invité à partager le miraculeux repas.

" Remarquable invention, dit le vieillard après s'être restauré.

Je te donne en échange de ce lin, une belle truelle en or.

- Ce serait pour moi un mauvais marché, dit Claude.

- Pas si mauvais, répondit le vieillard. Cette truelle est capable de te construire en quelques jours, un château aussi beau, aussi vaste que tu le désires. C'est un émerveillement de la voir travailler. Je soupçonne monseigneur être homme de qualité digne d'habiter une solide demeure, cet échange serait pour lui une bonne fortune.

Claude de Lorraine fit semblant d'hésiter un instant.

- Soit, dit-il,

et fit l'échange.

Ce n'était que simulacre de troc. En son cœur perverti par la chance, il y avait résolution de récupérer son bien sans tarder.

A peine le vieillard au tournant de la route, Claude joua du fifre, cent fantassins se lancèrent à la poursuite de l'hôte et récupérèrent comme la veille la toile de lin.

Avant de pénétrer en ville, il salit et déchira ses vêtements, voulant passer pour un de ces mendiants si nombreux à l'époque. La disette avait engendré la misère, la misère la maladie et toutes les séquelles que connaît un peuple réduit à la portion congrue.

Passant de maison en maison, sollicitant l'aumône, il put juger de la détresse de la population, et du peu de sympathie dont jouissait le Rohan.

De mendiant il devint pourvoyeur de vivres. Grâce à la nappe il pouvait soulager la faim dans les foyers les plus démunis.

Sa renommée grandit avec la curiosité populaire :

D'où cet inconnu tirait-il ses dentrées introuvables distribuées si généreusement ?

Pressé de questions par ses obligés, il avoua le secret.

Bientôt il fut rapporté aux oreilles de Rohan l'occupant du château et Comte de Guise.

Intrigué par cette mystérieuse révélation, un chambellan reçut mission d'aller trouver le généreux pourvoyeur des Guisards et de solliciter de sa bienveillance un prêt de la nappe afin que monseigneur Charles de Rohan puisse goûter à cette cuisine magique.

" Soit, dit Claude. Mais que monseigneur se souvienne que si dans trois jours ma nappe ne m'a pas été restituée, j'investis son château et le boute dehors.

L'envoyé du comte prit précieusement la nappe, s'en retourna auprès de son maître lui rapportant les menaces proférées par l'étranger et se gaussant de ses propos. Charles de Rohan fut enchanté de la cuisine des nymphes et résolut de garder pour lui cette curiosité merveilleuse. N'était-il pas le seigneur et maître de ce manant ?

Il fit quérir un tisserand habile de la ville de Bohain, lui commanda une nappe en tous points pareille à la première, à livrer dans les trois jours.

Trois jours plus tard, Claude rentrait en possession par l'entremise du chambellan de la contrefaçon avec les remerciements du seigneur comte.

Le jeune homme ne fut pas dupe. Entrant dans une violente colère, il déclara au valet :

Dites au comte que demain je déchire, piétine et détruit son château comme je déchire cette toile si mon bien ne m'est pas restitué.

On rit beaucoup au château en entendant ces propos rapportés. On rit beaucoup moins le lendemain quand on vit une armée des mieux équipées venue d'on ne sait où, monter à l'assaut de la forteresse et l'investir avec une facilité surprenante. Pris de panique, Rohan reçut le mendiant en vainqueur, lui présenta ses excuses, lui remit la nappe empruntée. Mais qui était cet étrange inconnu ? Il n'osa le lui demander craignant d'être indiscret. Pourtant il eut vite reconnu en lui un homme de haute condition, se cachant sous les habits d'un mendiant.

Qui est-il ?

Il le saura bientôt

François I^{er} roi de France, verra à ses côtés, au col d'Argentières, l'ancien mendiant de Guise. Il participera à la terrible bataille de Marignan. Puis, Claude commande l'armée de Picardie contre l'Anglais.

Il rasera la forteresse de Bapaume, poursuivra l'armée du comte de Suffolk jusqu'en Flandres.

Profitant d'une absence de Claude sur ses terres picardes les Impériaux pénétreront dans le Sart de Sambre, le comté de Guise est mis à feu et à sang.

C'en est assez. François I^{er} institue officiellement Claude de Lorraine comte de Guise. Cette partie du royaume sans cesse menacée sera défendue comme elle doit l'être, par ce brillant chevalier; n'a-t-il pas sa propre armée? C'est autant qui ne sera pas à la charge du trésor royal! D'ailleurs il le gratifie du titre de "son très aimé cousin".

Quant à Charles de Rohan, pour ménager sa susceptibilité, François I^{er} lui donne l'usufruit du vicomté d'Orbec en Normandie.

Comte et seigneur propriétaire, Claude s'installe définitivement à Guise. Un château à la mesure de sa gloire et de sa puissance s'édifiera bientôt sur la butte surplombant la ville. La truëlle d'or a fait oeuvre miraculeuse en construisant cette immense forteresse quasi imprenable pour l'époque.

François I^{er} doit beaucoup au comte de Guise; pour lui marquer sa sympathie il prend le parti d'ériger le comté en duché pairie et d'y incorporer les baronnies et terres seigneuriales d'Aubenton, Rumigny, Martigny, Any, Hérisson et Le Nouvion, avec honneurs, privilèges, prérogatives, prééminences appartenant au duché.

Le nouveau duc de Guise fit enfermer dans la chambre du trésor de sa forteresse la nappe, le fifre et la truëlle d'or.

De son mariage avec Antoinette de Bourbon, princesse de sang, il eut six fils et quatre filles.

Il mourut en 1550 regretté par tout son peuple.

Les générations passèrent, des Henri, des Charles, des Louis Joseph, des François se succédèrent au duché de Guise.

L'un d'entre eux eut la sottise d'avoir honte de son ancêtre mendiant son pain à son arrivée en son duché.

Il relégua nappe, fifre et truelle dans un caveau humide.

Il croyait sa puissance affermie, presque égale à celle du roi de France, pensait pouvoir désormais se passer des talismans. Il se trompait.

Le duché déclina, la forteresse fut assiégée. C'est alors que le duc ingrat courut au caveau pour retrouver les forces militaires dont il avait besoin pour repousser l'assaillant.

Hélas ! De la nappe il ne restait que les lambeaux laissés par les rats.

Du fifre, des morceaux de bois rongés par les vers.

Quant à la truelle... elle avait disparu.

Ainsi finit, en l'an 1675, la toute puissante lignée des Guise, et avec elle le trésor magique de Claude de Lorraine son fondateur.

Du château rasé il reste les assises, la tour et quelques autres vestiges grandioses, remis à jour année par année par d'infatigables et jeunes amis de Claude de Lorraine.

Quant à la truelle, elle demeure jusqu'à présent introuvable, dissimulée en quelque coin ou recoin d'une cache secrète, mais qui sait si un jour.....

L'ARBRE JOLY

Sur la route reliant La Bouteille à Plomion cheminaient deux pèlerins. Ils arrivaient de l'abbaye cistercienne de Foigny où ils avaient été reçus comme visiteurs canoniques.

Ils se rendaient vers une autre fondation de saint Bernard, l'abbaye de Bonfontaine sise à la limite des Ardennes, au village de Blanchefosse.

Ces voyageurs passaient de fondation en fondation s'assurant de la bonne marche des monastères naissants, apportant conseils et consolations aux moines défricheurs, et encourageaient ces âmes de bonne volonté engagées dans cette vie d'austérité, de prière et de travail.

Ces deux visiteurs de cloîtres pèlerinant en Thiérache n'étaient autres que saint Pierre et saint Paul.

Le temps était maussade, la pluie se mit à tomber alors qu'ils étaient en vue d'un hameau situé entre Landouzy et Plomion.

Mouillés jusqu'aux os, fatigués de la marche, ils se demandaient où ils pourraient s'abriter et loger pour cette nuit qui s'annonçait glaciale.

- Ma foi, je n'en sais rien, dit Paul. Je ne suis jamais passé en ces lieux; j'aperçois là-bas une femme lavant du linge dans un fossé je vais lui demander conseil.

Eh bien, ma brave mère, dit Paul, en s'approchant de la lavandière, il pleut bien fort aujourd'hui !

- Bah! répondit-elle, ce n'est que de l'eau, et par ici nous en avons l'habitude! Ce n'est pas comme le vin, mais.... s'il en tombait cela n'arrangerait pas ma lessive, toutefois je courrais mettre mon cuvier sous la gouttière, je le garantis !

- Vous êtes gaie à ce que je vois, reprit Paul.

- Pourquoi pas, lui répondit la laveuse, grâce à Dieu il ne me manque rien au monde de tout ce qu'une femme peut souhaiter, excepté l'argent

- De l'argent, dit Paul, bienheureuse êtes-vous, si vous en aviez trop vous perdriez votre bonne humeur.

- Il n'y a rien à craindre à ce sujet, j'en manie si peu que je n'ai pas le temps de regarder une pièce pour savoir comment elle est faite!

- Tant mieux, répliqua saint Paul.

-- Comment tant mieux? Si vous avez envie de vous moquer de moi passez votre chemin. Aussi bien voilà votre compagnon qui se morfond là-bas, en vous attendant.

Pierre s'était approché.

- Cette femme, dit-il, devrait se mettre à couvert par une pluie pareille. Quelle nécessité de se mouiller de la sorte. Est-ce un ouvrage si pressé?

- Courage, courage, dit la lavandière. On remet à plus tard la besogne du jour, dans votre pays? Vous ne connaissez guère les gens d'ici. Si j'étais une heure en retard pour rapporter la lessive à Maître Joly, j'entendrais un joli carillon, et ne serais bonne qu'à être jetée aux orties!

- Cet homme est bien difficile à contenter, dit Pierre.

- Hé monsieur, c'est bien connu, il est le plus ladre des ladres. Ce n'est pas lui qui paierait une heure supplémentaire à qui travaille pour lui.

- Est-lui qui demeure en face dans cette belle maison de briques et de pierres?

- Tout juste. Mais n'y pénétre pas qui veut.

- Adieu, dit Pierre, le temps ne nous permet pas de causer davantage. Avec mes encouragements.

La pluie ne cessait pas.

- Risquons nous, dit Pierre, frappons à la porte de maître Joly, ces sortes de gens un peu avarés ont quelquefois de bons moments. Ils heurtèrent très doucement la porte du marteau.

La porte s'ouvrit, une jeune fille apparut. Paul sollicita la faveur d'être hébergé avec son compagnon en attendant la fin de la pluie.

- Vous pouvez passer votre chemin, bonnes gens, mon maître ne loge jamais personne.

Joly apparut dans l'embrasure d'une porte.

- Allez, allez, dit-il, cherchez à loger où vous l'entendrez, ce n'est ici ni une auberge, ni un cabaret.

Il leur claqua la porte au nez.

- Qu'allons-nous devenir, dit Paul

- Le Seigneur y pourvoira, répliqua Pierre.... Mais voici notre blanchisseuse se reposant sur une borne avec son panier de linge, nous pourrions lui demander où loger?

Ils s'approchèrent et formulant leur requête:

" Vous paraissiez de bons chrétiens, je voudrais bien vous rendre service, mais je n'ai qu'une petite pièce. Toutefois, près de ma chaumière habite Benoît Misère, je suis sûre qu'il acceptera de vous offrir le gîte pour la nuit.

La femme les pria d'attendre quelques minutes.

Elle reporta le linge à la maison Joly, puis vint retrouver nos deux apôtres exerçant leur vertu de patience, sous la pluie.

Cette charitable femme, suivie de Pierre et Paul, heurta la porte de son voisin. Quoiqu'il ne fut que dix huit heures trente, le bonhomme était déjà au lit.

A la voix de sa voisine il demanda fort obligeamment ce qu'il y avait pour son service.

- Vous me feriez plaisir, répondit-elle, de coucher sous votre toit deux pauvres pèlerins égarés sous la pluie.

Benoît Misère se leva prestement; (Le nom de Misère était à cette époque très répandu en Thiérache, autant de familles Misère qu'il y a aujourd'hui de Leroy, Lemaire ou Bourgeois)

- Donnez-moi le temps d'allumer mon quinquet, je suis à vous.

Le lumignon donnant une faible clarté, il ouvrit sa porte. Tous s'engouffrèrent dans la mesure. Tout était sens dessus dessous. Le maître du taudis logeait seul, s'embarrassant peu de ménage et propreté.

C'était un homme grand et maigre, sec et pâle qui semblait sortir d'un sépulcre.

- Dieu soit céans, dit Pierre.

- Ainsi soit-il, répondit Misère, nous aurions bien besoin de sa bénédiction, il n'y a pas seulement un bout de pain ici.

- N'importe, dirent les deux pèlerins, pourvu que nous soyons à couvert c'est tout ce que nous demandons.

La voisine, se doutant que la huche de son voisin était vide, était retournée quérir quatre poissons, un pain entier, une cruche de cidre, chez elle.

Chargée de son ravitaillement, elle réapparut à la porte et déclara :

" Je viens souper avec vous.

- Du poisson, dit Pierre, nous voici à bonne auberge.

- Vous l'aimez ? demanda la voisine.

- Si j'aime le poisson... ! Mon père en vendait, et sans me vanter, j'ai pris moi-même de belles pièces...

--Je suis bien heureuse d'avoir un morceau à votre goût. Allons à table !

L'embarras se trouva grand pour s'exécuter, de table il n'y en avait point. Il fallut de nouveau avoir recours au meuble de la femme. Enfin, on s'attabla. Les poissons furent grandement appréciés.

Seul, Benoît n'y fit point honneur. Il n'avait pourtant pas soupé. Une petite aventure arrivée dans l'après-midi l'avait rendu de mauvaise humeur et lui avait coupé l'appétit.

Durant tout le repas il ne fit que conter sa peine.

Les deux voyageurs y parurent sensibles et entre deux bouchées n'oublièrent pas de le consoler.

L'incident n'était point considérable, mais comme l'on dit : "Il n'est pas difficile de ruiner un pauvre".

Dans sa cour, où l'on accédait facilement en sautant une haie basse, se dressait un poirier.

Ce poirier de belle venue donnait un fruit dénommé "Bon Chrétien". Cette poire longue, pyramidale, à la peau jaunâtre ou agréablement rouge pour le côté tourné vers le soleil. Sa chair est pleine d'un suc doux et excellent. "Le Bon Chrétien" se conserve bien durant l'hiver et fournissait la moitié de la nourriture de notre homme.

Or, pendant qu'il s'était absenté de chez lui juste une demi-heure cet après-midi, un maraudeur lui avait enlevé ses plus beaux fruits. Cet incident l'avait tellement chagriné qu'après avoir juré contre son voleur, il était de dépit, couché sans souper.

Il avait assurément raison d'avoir l'âme triste, il y en a bien d'autres qui se chagrinerait à moins.

Saint Pierre regarda saint Paul. Voilà un homme qui me fait compassion semblait-il dire, il a l'âme claire tout misérable qu'il soit

- Nous allons prier le Ciel pour vous, dirent-ils en chœur.

- Vous me feriez grand plaisir, car pour moi il semble que mes prières ont bien peu de crédit quoi que je les renouvelle souvent, je ne puis sortir du fâcheux état auquel vous me voyez réduit.

- Le Seigneur éprouve quelquefois le juste, dit Pierre. Mais, si vous avez quelque grâce à demander à Dieu, de quoi s'agirait-il ? Que souhaiteriez-vous ?

- Ah ! monsieur, dans la colère où je me trouve contre le fripon qui a dévalisé mon arbre, je ne demande rien d'autre au Seigneur sinon que tous ceux qui monteront dans mon poirier y restassent tant qu'il me plaise et n'en puissent descendre que sur mon ordre !

- Voilà un désir fort raisonnable, rétorqua Paul.

- Quel plaisir j'aurais de voir mon larron perché sur mon poirier pareil à un cheval de bois !

- Ton souhait s'accomplira, nous priérons le Seigneur de notre mieux.

Durant toute la nuit, saint Pierre et saint Paul se trouvèrent effectivement en état d'oraison, car pour parler de coucher, Misère n'avait qu'une botte de paille.

Il voulait la céder aux deux inconnus ,mais ils refusèrent absolument,ne voulant pas priver leur hôte du sommeil réparateur dont il avait bien besoin.

Le jour pointa.

Le coq chanta.

Saint Pierre alors pleura.

Puis,après avoir donné leurs bénédictions à Benoît ainsi qu'à sa voisine nos deux apôtres quittèrent cette maison hospitalière pour continuer leur route vers l'abbaye de Bonnefontaine .

Misère ne croyait pas que le souhait extravagant formulé la veille devant ces deux inconnus fut réalisable.

Il se disait :

" Ces deux honnêtes personnages se sont moqués de moi,de ma simplicité,quand ils m'ont assuré prier pour que mon voeu soit exaucé. Il faut bien mieux que je garde mon poirier à l'oeil.Mais la vie a des exigences;durant l'après-midi ,je dois vaquer à mes occupations.

Justement,l'après-midi,Misère fut obligé d'aller chercher une cruche d'eau à la fontaine.Il fut absent à peine un quart d'heure.

Quelle ne fut pas sa surprise en rentrant en son enclos,de voir son voleur perché sur l'arbre.Il faisait mille efforts pour en descendre,mais sans succès.

Et qui était ce fripon ? Ce maraudeur ?

Monsieur Joly en personne,son voisin...!!

- Ah!drôle,je vous tiens,commença à lui dire Benoît Misère Ciel,dit-il en lui-même,quels gens sont venus loger chez moi cette nuit pour obtenir de Dieu pareil miracle ?

Puis,il reprit tout haut;s'adressant à Joly :

- Prenez votre temps pour cueillir mes poires.Je veux que tout le voisinage vous voie perché dans mon arbre.Ensuite je ferai un bon feu de broussailles pour vous enfumer comme un jambon d'Ardennes.

- Miséricorde,monsieur Misère,pour cette intrusion sur votre poirier.De ma vie je n'entreprendrai une aussi périlleuse escalade,criait Joly.

- Ca je le crois,répondit l'autre,mais je te tiens,tu paieras le tort que tu m'as causé.

- S'il ne s'agit que d'argent,faites votre prix,je vous le donnerai.

- Point de quartier.J'ai bien besoin d'argent,mais je n'en veux pas.Je vais chercher bois et ronces,ne perds pas patience.Tu as le temps de réfléchir et de méditer sur les risques de la maraude et de ta ladrerie ! Ah!mon gaillard tu aimes les poires mûres,on t'en gardera !

Misère partit.Joly resta sur son poirier.

C'était un spectacle cocasse de le voir se contorsionner pour en sortir,mais il restait comme cloué sur sa branche.

Les heures passèrent,alors il se mit à se lamenter,à appeler à l'aide pour être tiré de sa fâcheuse position.

Un voisin,du nom de Boutillier,entendit ses cris.Croyant à une attaque de quelque bandit chez l'un des habitants du hameau,il sortit,fourche en mains. Il fut surpris d'entendre cette voix implorante venant du ciel.Il porta les yeux vers le poirier et aperçut la forme gesticulante.

- Hé que fais-tu là,compère,cria-t-il à Joly ? Que ne descends - tu ?

- Il y a deux heures que je suis à califourchon sur cette branche sans pouvoir en sortir!Misère est un sorcier.

- Benoît est un très brave homme,répondit le voisin. Ni riche,ni sorcier.Quoiqu'il en soit,la charité chrétienne m'oblige à te soulager.

Il alla quérir une échelle et monta dans l'arbre pour délivrer maître Joly. Malgré ses efforts,il n'en put venir à bout.Il lui eut plutôt arraché les membres l'un après l'autre que de le tirer de son inconfortable posture.

- Il est ma foi ensorcelé cet arbre, dit Boutillier. Rien à faire il faut prévenir le maire. Je descends. Mais surprise, pas plus que Joly il ne le put. Boutillier était bel et bien, lui aussi, prisonnier de l'arbre. Ils demeurèrent perchés de compagnie plusieurs heures. Enfin revint le propriétaire, la besace pleine de pain acheté au four de Plomion, un grand fagot de broussailles sur la tête, glané dans les haies, tout au long du trajet. Son étonnement fut grand de voir Boutillier en compagnie de Joly sur son arbre.

- Ah! Ah! dit-il, la foire sera bonne à ce que je vois. Voici deux beaux marchands qui se rassemblent. Me dérober mes poires, cousin Boutillier, vous ne pouviez pas m'en demander?

- Voilà bien ma charité récompensée! J'entends maître Joly crier comme un porc qu'on étrangle, je monte dans le poirier pour le délivrer et je me fais traiter de voleur. Quand je veux des poires je les achète au marché, il y en a assez sans les vôtres!

- Si ce que vous me déclarez là est vrai, vous pouvez descendre quand il vous plaira. Promptement Boutillier enjamba les échelons et se retrouva tout aise sur la terre ferme.

Tous les habitants du hameau s'étaient rassemblés, attirés par ces cris et ces débats. Le nez en l'air, ils se régalaient du spectacle que leur donnait gratuitement cet avare de Joly. Il se contorsionnait comme un pantin, mais restait enchaîné invisiblement à la branche de l'arbre. La voisine, après un bon quart d'heure de ce divertissement, intervint

- Vous êtes trop bon chrétien pour pousser les choses à toute extrémité, monsieur Misère, nous demandons grâce. Trêve à votre ressentiment, pardonnez, ordonnez-lui de descendre.

- Je paierai tout ce que vous voudrez, criait Joly; mais, au nom de Dieu, ordonnez que je descende, je vous en supplie. Je souffre toutes les misères possibles sur ce poirier de malheur.

Touché par la prière de ses voisins Misère déclara :

" Je pardonne et vais délivrer Joly, mais à une condition: qu'il promette avec serment et devant tous, que de sa vie il ne reviendra sur mon arbre et qu'il s'en éloigne de cent pas sitôt les poires mûres.

- Que cent diables m'emportent s'écria du haut de son perchoir le maraudeur, si je mets encore une fois les pieds dans votre enclos.

- C'est assez. Vous êtes libre.

L'homme avait les membres si engourdis qu'il fallut que Misère lui-même monte à l'échelle pour l'aider à descendre.

Cette odyssée se répandit de maison en maison, de village en village. Chacun en raisonna à sa fantaisie.

Ce qui est certain, c'est que jamais depuis, personne n'osa s'approcher du poirier de Benoît Misère. Celui-ci fit la récolte de tous ses fruits à temps voulu. Par dérision pour l'avare, le hameau fut dénommé L'ARBRE JOLY.

Le brave Misère s'estimait quant à lui, bien récompensé d'avoir logé ces deux pèlerins inconnus. Ils lui avaient procuré un si grand avantage. Au fond, il s'agissait de bien peu de chose, mais quand on obtient ce qu'on désire, cela compte pour beaucoup.

Content de sa destinée telle qu'elle était, notre homme coulait sa vie, heureux, en paix, sous son poirier.

Cependant l'âge avançait. Un certain jour qu'il était bien tranquille dans sa maisonnette, il entendit frapper à la porte. Il fut peu étonné de recevoir la visite de celle qui s'introduisait chez lui. Il s'y attendait, mais ne croyait pas sa venue si proche.

Cette visiteuse, c'était la Mort.

Faisant sa ronde autour du monde, elle passait par l'Arbre Joly : Misère Benoît était inscrit sur sa liste. Elle entra chez lui pour lui annoncer qu'elle venait le chercher, qu'il serait soulagé des malheurs de la vie, pour une éternité de bonheur.

- soyez la bien venue, lui dit le bonhomme, sans s'émouvoir, n'ayant rien à se reprocher, ayant vécu pauvrement, mais honnêtement, il la regardait dans les yeux.

La Mort fut extrêmement surprise de cet accueil.

- Quoi, dit-elle, moi qui fais trembler monarques et princes, Papes et évêques, tu soutiens mon regard ?

- Je répète, soyez la bienvenue, je n'ai ni femme ni enfant, pas un pouce de terrain, sinon l'enclos où pousse mon poirier. Si j'ai un regret de quitter ce monde, ce n'est qu'à cause de mon arbre: il fut mon père nourricier durant tant d'années; mais comme il faut prendre son parti avec vous, que la réplique n'est pas de saison quand vous ordonnez, je suis prêt à vous suivre. Je ne sollicite qu'une petite grâce: manger une dernière poire de mon arbre.

- Demande fort raisonnable, dit la Mort. Va choisir le fruit que tu veux savourer, j'y consens.

Misère sortit, tourna longtemps autour de son poirier, regardant sur toutes les branches la "Bon Chrétien" à son goût.

- Voilà, dit-il, celle que je choisis, prêtez-moi votre faux un instant pour que je puisse l'abattre.

- Cet outil ne se prête à personne, rétorqua la visiteuse, jamais un bon soldat ne se laisse désarmer. Cueille ce fruit à la main, en tombant il se gâterait. Monte sur ton arbre et sers-toi.

- C'est vite dit, répliqua Misère: monter, je n'en ai plus la force, à peine si mes jambes peuvent me porter.

- Je suis bonne fille, je vais grimper moi-même et te cueillir cette poire dont tu espères un dernier contentement.

La mort, prestement monta sur l'arbre, détacha le fruit, mais fut bien étonnée de ne pouvoir descendre.

- Bonhomme, dit-elle du haut de la branche, dis-moi un peu ce qu'est cet arbre ?

- Comment ? Vous ne voyez pas que c'est un poirier ?

- Sans doute, mais que veut dire le fait que je ne puisse en descendre ?

- Ce sont là vos affaires, pas les miennes. Au revoir.

- Quoi ! Vous osez vous moquer de la Mort ?

- Je suis fâché de ce contretemps. Mais pourquoi venir troubler le repos d'un pauvre homme qui ne vous a rien demandé ? Vous auriez pu passer votre chemin. Le monde n'est-il pas assez grand sans venir vous perdre dans ce hameau et frapper à ma porte ! Prenez votre temps, réfléchissez à votre triste métier. Bon appétit, vous pouvez manger de mes poires. La mort ne s'était jamais trouvée à une telle fête; elle reconnut qu'il y avait dans cet arbre quelque chose de surnaturel qui lui échappait.

- Misère, cria-t-elle. Vous avez raison de me traiter comme vous le faites. J'ai eu trop de complaisance envers vous. Je ne regrette rien mais n'abusez pas outre mesure du pouvoir que le Tout-Puissant vous a donné, sinon je fais mourir votre arbre.

- Si vous faites cela, je proteste que tout mort que soit mon poirier, vous n'en sortirez jamais que par la permission de Dieu. Je m'aperçois, se dit la Mort, que je suis entrée aujourd'hui dans une fâcheuse maison. Puis elle reprit tout haut :

" Je commence à m'ennuyer perchée sottement sur cette branche alors que j'ai tant à faire aux quatre coins du monde. Vous croyez, mon bonhomme, arrêter le cours de la nature, cela est impossible. Une fois sortie de ce piège où je suis renfermée vous pourriez vous en repentir.

- Vos menaces ne me causent point d'émotion, je suis prêt à partir quand le Seigneur l'ordonnera.

- Voilà de très beaux sentiments. Je ne croyais pas en arrivant, qu'une si misérable bicoque renfermât une si belle âme. Tu peux te vanter d'être un des rares mortels qui a regardé la mort en face, sans faillir. Mais le Ciel m'ordonne de te quitter sans t'entraîner derrière moi. J'obéis. Je ne reviendrai te voir qu'au jour dernier, celui du Jugement universel. Sans tarder, souffre que je descende de cet arbre; une âme m'attend à cinq cents lieues d'ici, le temps presse.

- Dois-je ajouter foi à votre discours, dit Misère, n'est-ce point pour me tromper que vous me tenez ce langage ?

- Non, je te le jure, jamais tu ne me reverras tant que la terre sera terre. Tu seras le dernier à recevoir mon coup de faux, tel est mon serment.

- Amen . Tu peux te retirer, je te rends la liberté.
Ces mots à peine prononcés, la Mort s'enfuit à toutes jambes, la faux sur
le dos.

Parfois, elle revint rôder dans le hameau de l'Arbre Joly, passa discrète-
ment devant la porte de Misère, mais sans jamais oser s'informer de sa
santé.

Aujourd'hui, Misère a quitté la Thierache. Son poirier est mort, sa chaudière
s'est écroulée, mais le paisible hameau où se déroula cette extraordinaire
histoire s'appelle toujours, et s'appellera longtemps encore L'Arbre Joly.